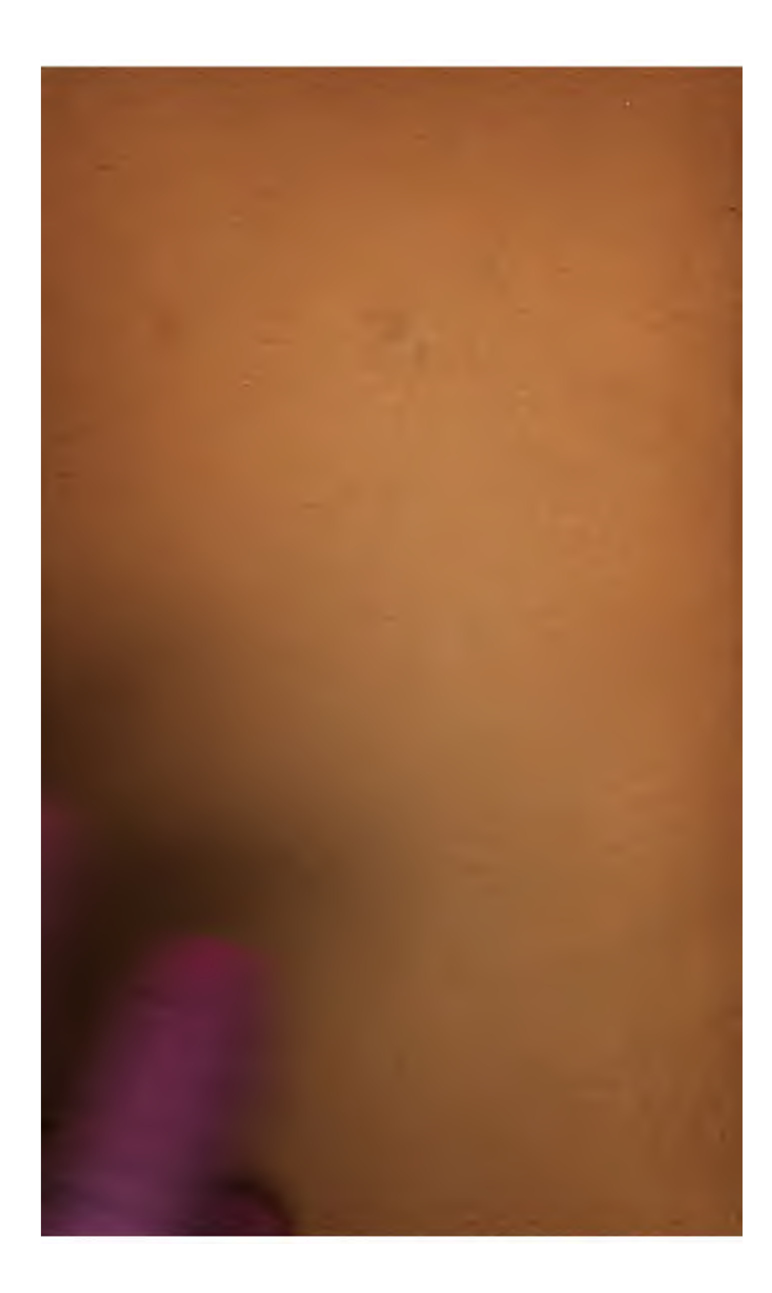




à [illegible]





# ÉLOMIRE HYPOCONDRE

# LES MÉDECINS VENGEZ



3240.
Méd
Boulan
Notice
Gay.
land



# ELOMIRE

## HYPOCONDRE

#1160

COLLECTION MOLIÈRESQUE

TIRÉE A CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SEULEMENT :

*96 sur papier de Hollande*
*et 4 sur papier de Chine*
*plus deux sur peau vélin.*

No Mr de Moira

GENÈVE. — IMPRIMERIE A. BLANCHARD.

# ÉLOMIRE HYPOCONDRE

OU

# LES MÉDECINS VENGEZ

## COMÉDIE

PAR M. LE BOULANGER DE CHALUSSAY

avec une Notice de M. P. Lacroix




GENÈVE

CHEZ J. GAY ET FILS, ÉDITEURS

1867



# NOTICE

POUR

# ELOMIRE HYPOCONDRE

---

Voici ce que nous écrivions, en 1844, dans le catalogue de la Bibliothèque Soleinne, tome II, page 17, à propos d'*Elomire:* « Cette cruelle satire contre Molière, dont *Elomire* est l'anagramme, renferme une foule de particularités sur la jeunesse du grand ennemi des médecins; toutefois, il faut faire la large part de la malignité, dans ces détails biographiques qui s'accordent presque partout avec la *Vie de Molière*, par Grimarest. Tous les historiens de Molière ont cité cette comédie, mais n'en ont pas fait assez usage. La préface nous apprend que Molière avait promis de se mettre en scène lui-même et de faire son portrait avec autant de

vérité qu'il faisait celui des autres; mais, par des raisons qui ne sont pas connues, « ce fameux peintre a passé l'éponge sur son tableau. »

Depuis que ces lignes ont été imprimées, M. Edouard Fournier est le seul qui ait proclamé l'importance de cette comédie, au point de vue de l'histoire de notre premier auteur comique; il la cite souvent dans son charmant et lumineux ouvrage, intitulé *le Roman de Molière*, et il y a puisé, avec confiance, plus d'un détail précieux pour la biographie, qu'il n'a fait qu'ébaucher. Il s'en servira davantage, quand il donnera suite à son projet d'écrire la vie de Molière.

Il ne faut, en effet, que laisser de côté les injures et les exagérations malveillantes, qui abondent dans la comédie d'*Elomire;* on peut y recueillir ensuite quantité de faits intéressants et curieux, qui ont un caractère certain d'authenticité et qui nous font apparaître, sous un nouveau jour, la vie théâtrale et même la vie privée de Molière. Cette comédie donnerait lieu ainsi à un commentaire très-utile sur bien des circonstances biographiques qui ne se trouvent que là.

On ne saurait douter que Le Boulanger de Chalussay n'ait connu particulièrement Molière ou du moins n'ait composé sa pièce sur des ren-

seignements fort exacts, renseignements qui offrent beaucoup d'analogie avec ceux que Tallemant des Réaux a mis en œuvre dans ses *Historiettes*; or, nous pouvons deviner que Tallemant des Réaux, qui fut un des protecteurs du poète Desfontaines, avait appris de ce côté-là tout ce qui concernait Molière, à l'époque de l'*Illustre théâtre*, où Desfontaiues était à la fois auteur dramatique et peut-être acteur, comme un des associés de l'entreprise de ce théâtre créé par Molière et les Bejart.

Quoi qu'il en soit, nous ignorons les causes du ressentiment de Le Boulanger de Chalussay à l'égard de Molière. On a écrit, quelque part, qu'il avait composé *Elomire*, pour se venger du refus qu'on avait fait de jouer sa comédie de l'*Abjuration du Marquisat* sur le théâtre du Palais-Royal. Cette comédie, qu'il devait publier après *Elomire*, puisqu'il avait obtenu pour cela un privilége daté de St-Germain en Laye, premier jour de décembre 1669, n'a jamais paru: on doit penser qu'elle n'a pas été imprimée, mais les auteurs de la *Bibliothèque du Théâtre françois*, compilée sous le nom de duc de La Vallière, et le chevalier de Mouhy, dans son *Abrégé de l'histoire du Théâtre françois*, prétendent qu'elle fut jouée en 1670, ce qui n'est pas impossible, car nous ne possédons pas la liste

des pièces représentées sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne et sur le Théâtre du Marais.

Nous ne savons absolument rien de l'auteur d'*Elomire*, si ce n'est qu'il avait déjà fait imprimer, en Hollande, sans doute, un petit livre en prose et en vers, sous ce titre: *Morale galante ou l'Art de bien aimer, dédié à Monseigneur le Dauphin* (A la sphère). A Paris, chez Claude Barbin, au signe de la Croix, 1669, petit in-12, en 2 parties, de 172 et 97 pages, y compris le frontispice gravé, le titre et la dédicace. Cette dédicace est un chef-d'œuvre de sotte flagornerie, mais l'ouvrage, quoique généralement fade et *précieux*, renferme des passages agréables et surtout de très-jolis vers dans le genre galant.

Nous trouvons, dans des notes rassemblées il y a bien des années, un fait qui pourrait nous éclairer sur l'origine de la haine de Le Boulanger de Chalussay contre Molière (malheureusement, nous serions fort en peine aujourd'hui de remonter à la source de ces notes, qui n'indiquent, d'ailleurs, aucune autorité, aucun témoignage contemporain); suivant ces notes, Molière aurait intercalé sans façon dans sa comédie de l'*Ecole des femmes* (acte III, scène 2) *les Maximes du mariage ou les Devoirs de la femme mariée, avec son exercice journalier*, composées très-sérieusement par Le Boulanger de Chalussay. Nous attendrons, pour affirmer, qu'on

ait découvert l'édition originale de ces *Maximes du mariage*, que Molière avait pu s'approprier pour les tourner en ridicule, comme il a fait du sonnet de Cotin dans les *Femmes savantes*.

La première édition d'*Elomire* (Paris, Charles de Sercy, 1670, in-12 de 4 ff. prélim. et de 112 pages) est fort rare, ce qui permet de croire, comme on l'a dit, qu'elle avait été supprimée, à la requête de Molière. Il en existe une contrefaçon ou plutôt une seconde édition, qui doit avoir été imprimée en France, sous ce titre: *Elomire, c'est-à-dire Molière, hypocondre, ou les Médecins vengez, comédie* (Suivant la copie imprimée à Paris, 1672, in-12 de 3 feuill., 86 pages et 1 feuill.) et qui se termine par un avis au lecteur, ainsi conçu: « Ce seroit peu que vous vissiez le portrait du S[r] Molière dans cette pièce, si vous n'appreniez en mesme temps ce qu'il a fait pour la supprimer, puisque cela a donné lieu à l'Autheur d'en faire une seconde qui est capable de le faire devenir fou, dès qu'elle aura veu le jour; tant pour la manière dont elle y doit estre mise, que pour le sujet de la pièce. Mais, pour vous en informer plus particulièrement, vous sçaurez que l'Autheur de céte (*sic*) comedie ayant sceu que son libraire avoit esté suborné et gagné par le S[r] Molière, et qu'il avoit supprimé la pièce, au lieu d'en

faire part au public et de la débiter, il le tira en cause pour en retirer tous les exemplaires ou la valeur, suivant le traité fait entre eux· Mais l'artifice et le crédit du S^r Molière eurent tant de force, que, par une sentence du juge de police, cet Autheur perdit son procez, et ses exemplaires furent confisqués ; le S^r Molière en triomfa. Mais il fut bien surpris d'apprendre ensuite que l'Autheur avoit appelé de cette sentence au Parlement, et plus encore, quand il vit qu'il en poursuivoit l'audiance à la Grand Chambre et que l'avocat qui devoit plaider sa cause estoit un des plus habiles et des plus éloquens du barreau. Céte surprise-là l'interdit pourtant moins que celle qu'il eut, lorsqu'on l'asseura que son antagoniste avoit fait une comedie de ce procès, intitulée *Procès comique*, et qu'il la devoit bientost donner à ses juges pour factum... »

Il y a dans ces détails un ton de sincérité, qui ne permet pas de considérer ces explications de l'auteur comme une supercherié de libraire. On peut donc, d'après la postface de l'édition clandestine d'*Elomire*, établir en fait que l'édition originale fut supprimée, après un procès intenté au libraire Charles de Sercy par l'auteur ; et que celui-ci eut, en outre, à soutenir un autre procès en diffamation contre Molière lui-même. Nous ne doutons pas qu'on ne re-

trouve, dans les Registres du Parlement, la preuve de ce dernier procès.

La comédie de Le Boulanger de Chalussay avait été contrefaite par les libraires de Hollande, qui étaient à l'affût de tout ce qui paraissait de piquant et d'original en France. La contrefaçon est intitulée, comme la seconde édition française: *Elomire, c'est-à-dire Molière hypocondre, ou les Medecins vengez* (Suivant la copie imprimée à Paris [Hollande, à la Sphère], 1671, petit in-12, de 3 feuill. et 76 pages). Mais cette jolie édition elzevirienne ne contient pas la rare et curieuse estampe, gravée par L. Weyen, qui s'est trouvée en tête de quelques exemplaires de la première édition de Paris. Cette estampe qui représente Molière, prenant des leçons de Scaramouche, a été probablement arrachée des exemplaires, avant la mise au pilon de l'édition entière, car nous ne l'avons pas rencontrée plus de deux ou trois fois dans ceux qui ont passé en vente publique. Elle ne manque pas, toutefois, dans l'exemplaire du duc de La Vallière, lequel fait partie de la riche collection dramatique, conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal. M. de Soleinne avait aussi un exemplaire semblable, décrit par M. Taschereau dans son excellente *Histoire de la vie et des ouvrages de Molière*..

Cette gravure est d'autant plus importante,

qu'elle nous donne un portrait, sans doute très-ressemblant, de Molière, et nous pouvons supposer qu'elle fut la principale cause du procès que le chef de la Troupe royale, l'auteur du *Tartuffe* et de l'*Amphitryon*, intenta au pamphlétaire, auteur d'*Elomire,* devant la Grand'-Chambre du Parlement de Paris.

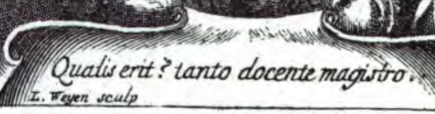
P. L.





très-
sup-
ocès
: du
am-
nd'-

*Scaramouche enseignant, Elomire estudiant.*



# ELOMIRE HYPOCONDRE

OU

# LES MEDECINS VENGEZ

## COMÉDIE

PAR M. LE BOULANGER DE CHALUSSAY



A PARIS

CHEZ CHARLES DE SERCY, AU PALAIS

a usixième pillier de la Grand'Salle, à la Bonne Foy couronnée

M DC LXX

*Avec privilége du Roy.*

# PRÉFACE

*Tous les curieux sçavent qu'Elomire voulant exceller dans le Comique et surpasser tous les plus habiles en ce genre d'escrire, a eu dessein d'imiter cet Amour de la Fable, qui, ayant inutilement decoché toutes ses flèches et lancé tous ses traits dans le cœur d'une Belle difficile à vaincre, s'y lança enfin lui-mesme pour n'y plus trouver de resistance. Car il est constant que tous ces Portraits qu'il a exposés en veüe à toute la France, n'ayant pas eu une approbation générale comme il pensoit, et au contraire, ceux qu'il estimoit le plus ayant esté frondez en bien des choses par la plus part des plus habiles, dont il a rejetté la cause sur les originaux qu'il avoit copiez, il s'est enfin résolu de faire le sien et de l'exposer en public, ne doutant point qu'un tel chef-d'œuvre ne deust charmer toute la terre. Il a donc fait son portrait, cet illustre Peintre, et il a mesme promis plus d'une fois de l'exposer en veüe, et sur le mesme Theatre où il avoit exposé les autres; car il y a longtemps qu'il a dit,*

*en particulier et en public, qu'il s'alloit joüer lui-mesme et que ce seroit là que l'on verroit un coup de maistre de sa façon. J'attendois avec impatience et comme les autres curieux un spectacle si extraordinaire et si souhaité, lors que j'ay appris que pour des raisons qui ne me sont pas connues, mais que je pourrois deviner, ce fameux Peintre a passé l'éponge sur ce tableau ; qu'il en a effacé tous les admirables traits ; et qu'on n'attend plus la veüe de ce portrait qu'inutilement. J'advoue que cette nouvelle m'a surpris et qu'elle m'a esté sensible ; car je m'estois formé une si agréable idée de ce portrait fait d'après nature, et par un si grand ouvrier, que j'en esperois beaucoup de plaisir : mais enfin j'ay fait comme les autres, je me suis consolé d'une si grande perte, et afin de le faire plus aisément, j'ay ramassé toutes ces idées, dont j'avois formé ce portait dans mon imagination, j'en ay fait celuy que je donne au public. Si Elomire le trouve trop au-dessous de celuy qu'il avoit fait, et qu'une telle copie deffigure par trop un si grand original, il lui sera facile de tirer raison de ma temerité, puisqu'il n'aura qu'à refaire ce portrait effacé, et à le mettre au jour. S'il le fait ainsi, le public m'aura beaucoup d'obligation par le plaisir que je luy auray procuré, et s'il ne le fait pas, il ne laissera pas de m'en avoir un peu, puisque la copie d'un merveilleux original perdu, n'est pas une chose peu curieuse. Au reste, qu'on ne croye pas que le grand nombre d'Acteurs puisse empescher la representation de cette Comedie ; car outre que la pluspart de ceux qui paroissent au commencement ne paroissent point dans la suite, et par conséquent, qu'ils puissent faire plus d'un*

*personnage chacun, il est encore à observer que les deux tiers ne parlent point ou fort peu ; que ce sont des personnages muets qui ne servent qu'à l'embellissement de la scene et à l'explication du sujet, et qu'on a de ces sortes d'Acteurs tant qu'on veut et partout.*

---

# EXTRAIT DU PRIVILEGE DU ROY

---

Par grâce et Privilege du Roy, donné à St-Germain en Laye, le 1er jour de decembre 1669, signé, par le Roy en son Conseil, Bouchard, et scellé. Il est permis au sieur de Chalussay de faire imprimer, vendre et debiter deux Pieces de theatre de sa composition, l'une en prose, intitulée : l'*Abjuration du Marquisat,* et l'autre en vers, intitulée : *Elomire hypocondre, ou les Medecins vengez,* par tel marchand libraire que bon luy semblera, pendant le temps et l'espace de cinq années, à compter du jour que chaque piece sera achevée d'imprimer pour la premiere fois, avec deffences à toutes personnes de les imprimer, vendre ny debiter sans avoir droit de luy par escrit, à peine de confiscation des Exemplaires, de tous despens, dommages et interests, et de 1500 livres d'amande aplicable à l'Hospital de la ville de Paris, à condition qu'il sera mis deux exemplaires des dites pièces dans la bibliotheque publique de Sa Majesté, un dans son Cabinet et un dans celle de Monseigneur le Chancelier, ainsi qu'ils est plus au long mentionné dans lesdites lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté des




Marchands libraires et Imprimeurs de c[…]
ville, suivant et conformement à l'Arrest de […]
Cour du 8 avril 1653, aux charges et conditions
portées par le present Privilege. Fait le 2 de-
cembre 1669. Signé : [illegible], sindic.

4. *Achevé d'imprimer pour la premiere fois le*
*janvier* 1670.

Les Exemplaires ont esté fournis.

# LES PERSONNAGES DE LA COMEDIE

ELOMIRE.
ISABELLE, femme d'Elomire
LAZARILE, valet d'Elomire.
CASCARET, laquais d'Isabelle.
BARY, Opérateur.
L'ORVIETAN, »
ALCANDRE, Médecin.
GÉRASTE, »
EPISTENEZ, »
ORONTE, »
CLIMANTE, »
CLEARQUE, »
CLARICE, femme de Médecin.
LUCINDE, »
ALPHÉE, femme de Médecin.
LUCILLE, »
CALISTE, »
CONVIEZ à la Comedie et au bal.
DEUX MUSICIENS, représentant Esculape et Mome.
UN EXEMPT DU GUET.
LE BALAFRÉ, Archer du Guet.
SANS MALICE, »
AUTRES ARCHERS.
SIX FEINTS TURCS.
LE DRAGOMAN.
UN SUISSE.
ANTOINE, valet des Médecins

La scène est à Paris.

---

## LES PERSONNAGES

### DE LA COMEDIE EN COMEDIE

FLORIMONT, Comédien.
ROSIDOR, »
ELOMIRE, »
ANGÉLIQUE, comedienne.
Autres Comediens et Comediennes.
Le portier des comédiens.
Le Chevalier.
Le Comte.
Le Marquis.
Un valet.

La scène est dans la salle des Comedies du Palais-Royal.

---

# ELOMIRE HYPOCONDRE

OU

# LES MEDECINS VENGEZ

COMEDIE

---

## ACTE PREMIER

### SCENE PREMIERE

La scène de cet acte est dans la chambre d'Elomire, qui doit doit estre fort parée.

ELOMIRE, ISABELLE, LAZARILE

ELOMIRE

Toy qui, depuis l'Hymen qui nous unit tous deux,
N'eus que d'heureuses nuits, et que des jours heureux ;
Toy qui fut mon plaisir, toy dont je fus la joye,
Aprends le dur revers que le Ciel nous envoye :
Et pour me sonlager en de si grands travaux,
Compagne de mes biens, viens l'estre de mes maux.

ISABELLE

Quel mal avez-vous donc ?

ELOMIRE

Ah ! j'en ay mille ensemble.

ISABELLE

Quels maux et depuis quand? dites vite, je tremble.

ELOMIRE

N'as-tu point remarqué que depuis quelque temps
Je tousse et ne dors point ?

ISABELLE

Non.

ELOMIRE

Je croy que tu ments.
Et ce frais en bon-point dont brilloit mon visage,
Comment le trouves-tu ?

ISABELLE

Tout de mesme.

ELOMIRE

Je gage
Contre toy, qu'il s'en faut pour le moins les trois quarts

ISABELLE, à part.

Que dit-il, justes Dieux ! Ah ! les vilains regards !
Il est fou.

ELOMIRE

Lazarile, ai-je pas le teint blême ?

LAZARILE

Ouy, Monsieur.

ELOMIRE

Le miroir me l'a dit tout de mesme;
Et ces bras qui naguères étoient de vrais gigots,
Comment les trouves-tu?

LAZARILE

Ce ne sont que des os,
Et je crois que bientost, plus secs que vieux squelettes;
On s'en pourra servir au lieu de castagnettes.

ISABELLE

Lazarile.

LAZARILE

Madame?

ISABELLE

Apprenez qu'un valet,
Qui se moque d'un Maistre, a souvent du balet;
Et si vous ne voulez proscrire vos épaules,
Taisez-vous et sçachez que nous avons des gaules.
Quoi! votre Maistre est maigre, et pasle, dites-vous?

LAZARILE

S'il n'est tel à mes yeux, qu'on m'assomme de coups.

ISABELLE

Est-il tel à vos yeux, s'il est autre à ma veüe?

ELOMIRE

Mais, ma femme, peut-estre, avez-vous la berlue?
Car, enfin, Lazarile...

ISABELLE

Et Lazarile et vous,
Si vous vous croyez maigre et pasle, estes deux foux.
Vous dormez comme un porc, vous mangez tout de mesme;
Qui diantre donc pourroit vous rendre maigre et blême ?

ELOMIRE

J'auray donc la couleur telle que tu voudras;
Et mesme, si tu veux, je seray gros et gras :
Mais que m'importe-t-il? je me croy bien malade,
Et qui croit l'estre, l'est.

ISABELLE

Mais qui se persuade
D'estre malade alors qu'il est sain comme vous,
Est dans le grand chemin de l'hospital des foux.

LAZARILE

Madame dit fort bien, et si je ne m'abuse,
Il faudra vous y mettre...

ELOMIRE

O la plaisante buze !
Quand, comme il vous paroist, j'aurois l'esprit gasté,
Est-ce que l'on met là les foux de qualité ?
Y vit-on de la Cour jamais mener personne ?

LAZARILE

Mon Maistre n'est pas fou; comment diable, il raisonne.
Il dit vray, j'en connois à la Cour plus de six,
Qui sont plus foux que luy.

ELOMIRE

J'en connoy plus de dix ;
Et je les nommerois s'il étoit necessaire.

ISABELLE

Ah ! mon cher Elomire, apprenez à vous taire ;
Je connoy vostre mal : pour avoir trop parlé,
Quelque ennemy vous a sans doute ensorcelé.

ELOMIRE

Comment, ensorcelé ? Je suis donc sans remede ?

ISABELLE

Qui vous a fait le mal, vous peut donner de l'aide.

LAZARILE

Oui bien, si le morceau n'est donné pour toujours:
Car autrement, mon maistre est sans aucun secours.

ELOMIRE

Mais quand ce sorcier-là pourroit m'estre propice,
Comment le voudroit-il, s'il eut tant de malice ?

LAZARILE

S'il estoit honneste homme ?

ELOMIRE

Honneste homme et sorcier?

LAZARILE

Il est d'honnestes gens, Monsieur, de tous mestiers,
Comme de tous mestiers il en est aussi d'autres.

ELOMIRE

Mais s'il est contre nous, peut-il estre des nostres?

LAZARILE

On ramene souvent les gens au bon chemin,
Et je vous en respons, s'il n'est pas medecin;

Mais s'il est tel, ma foy, l'attente est ridicule :
Je n'en connois pas un moins testu que sa mule.

ELOMIRE

Ah ! je suis donc perdu, Lazarile.

LAZARILE

Pourquoy ?

ELOMIRE

C'en est un ; qu'en dis-tu, ma femme ?

ISABELLE

Je le croy;
Mais pourquoy diantre aussi, vous mîtes-vous en teste
De joüer ces gens là ?

ELOMIRE

Que veux-tu ? j'estois beste.
Mais quoy ! j'ay fait la faute, et je la paye bien.

LAZARILE

Bon courage, Monsieur, peut-estre n'est-ce rien:
L'on voit beaucoup de gens prendre pour sortilege
Ce qui n'est que poison.

ELOMIRE

Mais comment le sçaurois-je?

LAZARILE

Vous en allez bientost estre tout eclaircy,
L'Orvietan et Bary s'en vont venir icy :
Je les en ai priez ce matin par vostre ordre ;
Si ceux-là n'y font rien, personne n'y peut mordre.

ELOMIRE

Je le sçay mieux que toy; nous avons autrefois
Etudié sous eux, et des jours plus de trois :
Et sans eux, ce talent que j'ay pour le comique,
Ce talent dont je charme, et dont je fais la nique
Aux plus fameux bouffons, eust, avant le berceau,
En malheureux mort-né, rencontré son tombeau.

ISABELLE

Le Ciel l'eust-il permis?

ELOMIRE

Mais, ma chere Isabelle,
Sans luy nous verrions-nous une chambre si belle?
Ces meubles precieux sous de si beaux lambris,
Ces lustres eclatans, ces cabinets de prix,
Ces miroirs, ces tableaux, cette tapisserie,
Qui seule epuisa l'art de la Savonnerie:
Enfin, tous ces bijoux qui te charment les yeux,
Sans ce divin talent seroient-ils en ces lieux?

ISABELLE

Non, ils n'y seroient pas; mais nous vous verrions sage,
Et cela suffiroit dans nostre mariage :
Car, enfin, dites-moy, sans ces maudits talens,
Auriez-vous entrepris et les Dieux et les gens?
Et sans cette entreprise, aussi sotte qu'impie,
Auriez-vous ces accez qui passent la folie?

ELOMIRE

Je n'entrepris de trop que les seuls medecins,
Puisque pour s'en venger il sont mes assassins :
Mais qui ne l'eust pas fait en une conjoncture

Où nous vismes leur art berné par la nature,
Lorsque sans son secours, que mesme il n'offroit pas,
Elle tira Daphné des portes du trepas.

## SCENE II

CASCARET, ELOMIRE, ISABELLE, LAZARILE

ISABELLE

Que veux-tu, Cascaret?

CASCARET

C'est Monsieur qu'on demande.

ELOMIRE

Qui?

CASCARET

Deux hommes, dont l'un a la barbe fort grande;
L'autre fort courte.

LAZARILE

Bon, Monsieur, ce sont nos gens.

ELOMIRE, à Lazarile

Va les faire monter.

LAZARILE, fort. A Isabelle.

Vous, entrez là dedans.

(Isabelle et Lazarile etant sortis, Elomire arrange un fauteuil, une chaise à dos et un placet.)

## SCENE III

BARY, L'ORVIETAN, ELOMIRE

Tous refusent le fauteuil et la chaise à dos, et veulent prendre le placet par ceremonie, en se faisant de grandes reverences les uns aux autres.

BARY

L'humilité trop ravalée,
Cache souvent beaucoup d'orgueil :
C'est pourquoy dans une assemblée,
Le plus grand doit d'abord s'emparer du fauteuil.
Le plus petit, tout au contraire,
Toujours honteux de la misere,
Ne doit se placer qu'au bas bout,
Et ne parler jamais que nu-teste et debout.

ELOMIRE

Par cette regle qui decide
Ce point entre nous debattu,
Celuy de vous deux qui preside
Doit prendre ce fauteuil, ou passer pour testu :
Car je ne puis sans meconnoistre
Que l'un et l'autre fut mon maistre,
Ny sans meriter mille coups,
Me seoir ny me couvrir, sans m'eloigner de vous.

L'ORVIETAN

La chosse a bien chanché de face
Depuis le temps dont fou parlez :
Fou n'estiez lors qu'une limace
Et qu'un pauvre serpent ; maintenant fou folez;
Ma fou folez à tire d'ailes,

Les Taparins et les Padelles
Ne seroient que ſos ecoliers,
Dont la Cour, chaque jour, ſou couſre de lauriers.

ELOMIRE

Il est vrai qu'avec quelque gloire
L'on me voit paroistre à la Cour,
Et sans par trop m'en faire accroire,
Je sçay faire figure en ce brillant sejour;
Mais quelque rang que l'on m'y donne,
Et quelque eclat qui m'environne,
Je ne prendrai point le dessus:
Si je voy qui je suis, je sçay ce que je fus.

BARY

L'humilité, je vous l'avouë,
Quand elle part du fond du cœur
Fraichement sorti de la bouë,
Merite qu'on l'estime et qu'on lui fasse honneur;
Mais à parler sans artifice,
Je croirois avecque justice
Devoir tenir mon quant-à-moi,
Si j'estois, comme vous, le premier fou du Roi.

LAZARILE, à Bary

Dites bouffon, Monsieur, le nom de fou nous choque.

BARY

Ah! l'ignare! Entre nous, ce terme est univoque;
Qui dit fou, dit bouffon; qui dit bouffon, dit fou.

LAZARILE

Quoy, comme qui diroit, ou chou vert, ou vert chou?

BARY

Tout de mesme...

LAZARILE

En ce cas, mon maistre est l'un et l'autre;
Car c'est un grand bouffon.

ELOMIRE

Taisez-vous, valet nostre;
Je ne demeure pas bien d'accord de ce fait.

BARY, s'asseyant brusquement dans le fauteuil.

Je vais vous le prouver et fort clair et fort net.
Soyez-vous.

(L'Orvietan prend brusquement la chaise à dos et Elomire le placet.)

Apprenez, mes illustres confreres,
Que tout nostre art consiste en deux points necessaires:
Le premier, c'est d'apprendre à grimacer des mieux,
L'autre, à bien debiter ces grands charmes des yeux
Ces gestes contrefaits, cette grimace affreuse,
Dont on fait tousjours rire une troupe nombreuse.
Dedans ce premier point, nous ne sommes que fous;
Mais, dans l'autre, bouffons.

LAZARILE

De grâce, expliquez-vous;
Je ne vous entends point.

BARY

Par exemple, Elomire
Veut se rendre parfait dans l'art de faire rire;

Que fait-il, le matois, dans ce hardy dessein ?
Chez le grand Scaramouche il va soir et matin.
Là, lè miroir en main, et ce grand homme en face,
Il n'est contorsion, posture ny grimace,
Que ce grand ecolier du plus grand des bouffons,
Ne fasse et ne refasse en cent et cent façons :
Tantost pour exprimer les soucis d'un menage,
De mille et mille plis il fronce son visage ;
Puis joignant la pâleur à ces rides qu'il fait,
D'un mary malheureux il est le vray portrait.
Après, poussant plus loin cette triste figure,
D'uu cocu, d'un jaloux, il en fait la peinture ;
Tantost à pas comptez, vous le voyez chercher
Ce qu'onvoit par ses yeux,qu'il craint de rencontrer;
Puis s'arrestant tout court, ecumant de colere,
Vous diriez qu'il surprend une femme adultere,
Et l'on croit,tant ses yeux peignent bien cet affront,
Qu'il a la rage au cœur, et les cornes au front.
En suitte...

ELOMIRE

C'est assez, je l'entends et l'advouë :
Je suis fou quand j'apprends,et bouffon quand je jouë.

BARY

Justement. Mais en quoi vous pouvons-nous servir ?

ELOMIRE

En connaissant mes maux, et les pouvant guerir.

BARY

Vous n'en pouvez douter,sans une erreur extreme;
Je vous garantis sain, fussiez-vous le mal mesme,
Et l'Orvietan, sans doute, est de mon sentiment.

L'ORVIETAN

Ouy, s'il s'achit icy de poison seulement.
Ma foussiez-fou larté d'aspic et de viperes,
Lio forte et l'arsenic proulast-il fos fisceres;
Dejà fos intestins en foussent-ils ronchez,
Et foussiez-fou mordou de cent chians enrachez;
Ne craindé pu la mort, ny que le mal empire :
Foicy moy, l'Orvietan, et cela c'est tout dire.

LAZARILE

Mais, Messieurs, si mon maistre etoit ensorcelé ?

BARY

Je le gueris, te dis-je, et fust-il endiablé :
Mieux je gueris les maux, plus ils sont incurables.

ELOMIRE

Dieu benisse des gens si bons et si capables !

BARY

Quel est donc votre mal ?

ELOMIRE

Il est tel, mes amis,
Que sans vous je suis mort, et peut-estre encor pis.

BARY

Et peut-estre encor pis ? La mort est, ce me semble,
Le suc et le pressis de tous les maux ensemble :
On remedie à tout, dit-on, fors qu'à la mort.

ELOMIRE

Il est vray; sçachez donc enfin quel est mon sort.
Mon *Amour medecin*, cette illustre satyre,

Qui plut tant à la Cour, et qui la fit tant rire ;
Ce chef-d'œuvre qui fut le fleau des medecins,
Me fit des ennemis de tous ces assassins,
Et du depuis leur haine, à ma perte obstinée,
A tousjours conspiré contre ma destinée.

BARY

Ce n'est pas sans sujet qu'on dit à ce propos :
*Plures medecinam, nutrire nefandos.*

ELOMIRE

Ce n'est pas sans sujet, en effet, car moy-meme
J'esprouve chaque jour cette malice extreme.
Escoutez. L'un d'entre eux, dont je tiens ma maison,
Sans vouloir m'alleguer pretexte ny raison,
Dit qu'il veut que j'en sorte, et me le signifie;
Mais n'en pouvant sortir ainsi, sans infamie,
Et d'ailleurs ne voulant m'eloigner du quartier,
Je pare cette insulte, augmentant mon loyer.
Dieu sçait si cette dent que mon hoste m'arrache,
Excite mon courroux ; toutefois, je le cache ;
Mais quelque temps après que tout fut terminé,
Quand mon bail fut refait, quand nous l'eusmes signé,
Je cherche à me venger, et ma bonne fortune
M'en fait trouver d'abord la rencontre oportune.
Nous avions resolu, mes compagnons et moy,
De ne joüer jamais, excepté chez le Roi.
Devant ce medecin, ny devant la sequele :
Pourtant, soit à dessein de nous faire querelle,
Soit par d'autres motifs, la femme de ce fat
Vint pour nous voir joüer; mais elle prit un rat :
Car la mienne aussitost en estant avertie,
Lui fit danser d'abord un bransle de sortie.

Comme alors je croyois que tout m'estoit permis,
Je negligeai d'en dire un mot à mes amis.
Las! j'aurois prevenu, par là, ce que ce here,
Pour venger cet affront, ne manqua pas de faire.
Je fis donc ce faux pas; tandis ce raffiné
Prevint toute la Cour dont je me vis berné.
Car par un dur arrest qui fut irrevocable,
On nous ordonna presque une amende honorable.
Je vais, je viens, je cours; mais j'ai beau tempester,
On me ferme la bouche, et loin de m'escouter:
« Taisez-vous, me dit-on, petit vendeur de baume,
Et croyez qu'Esculape est plus grand Dieu que Mome.»
Après ce coup de foudre, il fallut tout souffrir;
Ma femme en enragea, je faillis d'en mourir;
Et ce qui fut le pis, pendant ma maladie,
Fallut de mes boureaux souffrir la tyrannie.
Ma femme les manda, sans m'en rien temoigner.
D'abord qu'ils m'eurent veu : *Faut saigner, faut saigner,*
Dit notre bredoüilleur. — *Ah! n'allons pas si vite!*
— *L'on part tousjours à temps, quand on arrive au gite,*
Dit Monsieur le lambin. — *C'est là bien decider,*
Dit un autre, *il ne faut ny saigner ny tarder;*
*Si l'on tarde, il est mort; si l'on saigne, hydropique,*
*Et nostre peu d'espoir n'est plus qu'en l'emetique.*
Chacun des trois s'obstine et soutient son avis,
Et tous trois, tour à tour, enfin furent suivis :
L'on saigna, l'on tarda, l'on donna l'emetique,
Et je fus fort longtemps leur plus grande pratique.
A la fin je gueris; mais, s'il faut l'avoüer,
Ce fut par le plaisir que j'eus de voir joüer
Mon *Amour medecin*, par mes medecins mesmes;
Car malgré mes chagrins et mes douleurs extremes,
J'admiray ma copie en ces originaux,
Et je tirai mon mal d'où j'avois pris mes maux.

BARY

C'est ainsi qu'un miracle en a produit un autre.

ELOMIRE

Si j'ay fait mon miracle, il faut faire le vostre.

BARY

Nous vous l'avons promis, non pas *semel,* mais *bis.*
Mais, baste ! *Operibus credito, non verbis.*

L'ORVIETAN

*Res faciunt fidem, non verba,* dit Flamine.

ELOMIRE

Soit, voilà de mes maux la premiere origine;
Escoutez la seconde. Aussitost que mon cœur
Eut repris tant soit peu de force et de vigueur,
Et que de mon esprit la facheuse pensée
Des suites de la mort se fut un peu passée,
Je pris tant de plaisir à voir tous les matins
Mes grotesques docteurs prescher sur mes bassins
Et humer à plein nez leur fumante purée,
Que de ma guerison j'ay la preuve assurée;
Car ma force redouble, et je deviens plus frais,
Et plus gros et plus gras que je ne fus jamais.
Lors je monte au theâtre, où par de nouveaux charmes,
Mon *Amour medecin* fait rire jusqu'aux larmes;
Car en le confrontant à ses originaux,
Je l'avois corrigé jusqu'aux moindres deffauts.
Ainsi, d'un nouveau bruit cette merveille eclate;
Chacun y court en foule epanouïr sa rate;
Et quoy qu'à trente sols, il n'est point de bourgeois
Qui ne le veuille voir du moins cinq ou six fois.

Jugez, mes chers amis, si je ris dans ma barbe
De voir ainsi dauber la casse et la rhubarbe ;
Et si, voyant grossir chaque jour mon gousset,
De ce douzain bourgeois j'ay le cœur satisfait.
Je l'eus, n'en doutez point, et de toute maniere;
Mais que la joie est courte, alors qu'elle est entiere,
Et qu'on voit rarement, du soir jusqu'au matin,
Durer sans changement le cours d'un beau destin.
Je vivois donc ainsi dans une paix profonde,
Plus heureux que mortel qui fust jamais au monde,
Quand un soir, revenant du theâtre chez moy,
Un phantosme hydeux que de loin j'entrevoy,
Se plante sur ma porte et bouche mon allée !
Je n'en fais point le fin : mon âme en fut troublée,
Et troublée à tel point, qu'estant tombé d'abord,
On ne me releva que comme un homme mort.
Je revins; mais helas ! depuis cette advanture,
J'ay souffert plus de maux qu'un damné n'en endure,
Et, sans exagerer, je vous puis dire aussi
Qu'homme n'a plus que moy de peine et de souci.
Vous en voyez l'effet de cette peine extreme,
En ces yeux enfoncez, en ce visage blesme ;
En ce corps qui n'a plus presque rien de vivant,
Et qui n'est presque plus qu'un squelette mouvant.

BARY

Où souffrez-vous le plus, au fort de ces tortures ?

ELOMIRE

Par tout egalement, jusques dans les jointures :
Mais ce qui plus m'alarme, encor qu'il le deust moins,
C'est une grosse toux, avec mille tintoins
Dont l'oreille me corne.

BARY

O les grandes merveilles !
Les cornes sont tousjours fort proches des oreilles.

ELOMIRE

J'aurois des cornes, moy ? Moy je serois cocu ?

L'ORVIETAN

On ne dit pas qu'encor fou le soyez *actu ;*
Mais estant marié, c'est chosse tres-certaine
Que fous l'estes, du moins, en puissance prochaine.

ELOMIRE

Ah ! treve de puissance et d'acte, s'il vous plaist,
Et, de grâce, laissez le monde comme il est ;
Je ne suis point cocu, ny ne le sçaurois estre,
Et j'en suis, Dieu merci, bien asseuré.

BARY

Peut-estre.

ELOMIRE

Sans peut-estre ! Qui forge une femme pour soy,
Comme j'ay fait la mienne, en peut jurer sa foy.

BARY

Mais quoy que par Arnolphe, Agnès ainsi forgée,
Elle l'eust fait cocu, s'il l'avoit epousée !

ELOMIRE

Arnolphe commença trop tard à la forger ;
C'est avant le berceau qu'il y devoit songer,
Comme quelqu'un l'a fait.

L'ORVIETAN

On le dit.

ELOMIRE

Et ce dire
Est plus vray qu'il n'est jour...

BARY ET L'ORVIETAN, s'eclatant de rire en mesme temps.

Ah ! Ah ! Ah !

ELOMIRE

Pourquoy rire?

BARY

Bons Dieux, qui ne riroit? Quoy! vous, comedien,
Vous piquerez d'un nom, dont mille gens de bien
Se moquent tous les jours !

ELOMIRE

Qui le voudra s'en moque;
Je n'en fais point le fin: le nom de sot me choque.

BARY

Mais,de grâce, parlons un peu sans passion :
Homme fit-il jamais votre profession,
Qui femme eust pour luy seul ?

ELOMIRE, brusquement.

Et pourquoy pour les autres ?

BARY

Parceque parmy vous toutes choses sont vostres :
Point de *mien*, point de *sien*, non plus qu'au siecle d'or.

ELOMIRE, haussant la voix.

Bon pour les Tabarins et leur maistre Mondor;
Bon pour leurs descendans qui partout le royaume
Courent ainsi que vous y debiter leurs baumes,
L'onguent pour la bruslure et le contrepoison.

BARY, haussant la voix et se mettant en colere.

Elomire, morbleu!.. Point de comparaison;
Le nom d'Operateur est d'un trop haut etage
Pour estre ravalé par un... Sang bleu! j'enrage!

ELOMIRE, du mesme ton.

Je n'enrage pas moins, ventre! et si ce n'estoit
Que vous estes chez moy, le gourdin trotteroit.

L'ORVIETAN, du mesme ton.

Le gourdin trotteroit! Dis donc sur tes epaules,
Tarte à la cresme!

(En disant *tarte à la cresme*, il prend un bout du chapeau d'Elomire et luy fait faire un tour sur la teste.)

ELOMIRE, transporté de colere à ce tour de chapeau.

Ah! teste! A moy, mes gens! des gaules!
Lazarile, fondons sur ces croque-crapaux!

(Elomire se veut jeter sur l'Orvietan et sur Bary, à ces mots, et Lazarile se met entre eux.)

LAZARILE

Ah! songez à vos maux
Et vous ressouvenez que par cette colere
Vous perdez un secours qui vous est necessaire.

ELOMIRE, voulant se jeter sur Bary et sur l'Orvietan, malgre Lazarile.

N'importe que je perde! En deussé-je mourir,
Je veux venger l'affront que je viens de souffrir.

BARY, d'un ton menaçant.

Et bien donc, tu mourras, frenetique caboche;
Mais quoyque ton trepas desjà soit assez proche,
Il n'arrivera point qu'en l'Hospital des foux
Tu ne sois couronné, comme le roy de tous.
(Bary et l'Orvietan sortent.)

ELOMIRE

(Estant resté seul avec Lazarile, et demeuré tout d'un coup comme interdit et confus.)

Cent fois plus estourdy qu'un homme que la foudre
A, sans briser ses os, renversé sur la poudre;
Interdit et confus du faux pas que j'ai fait,
Je commence desjà d'en ressentir l'effet;
Oüy, j'aperçoy desjà que tous mes maux redoublent,
Que ma raison s'egare et que mes sens se troublent;
Et si ton amitié ne vient à mon secours,
Lazarile, tu vois le dernier de mes jours.

LAZARILE

Mais pourquoy quereller, et par un pur caprice,
Des gens venus exprès pour vous rendre service?

ELOMIRE

Ah! ne connois-tu pas ma trop jalouse humeur?
Elle emporte mon âme avec tant de fureur,
Que d'abord qu'on me parle, ou de femme ou de cornes,
Ma raison est sans force et ma rage sans bornes.

LAZARILE

Sans ce faible, on vous eust guery dans un *Pater ;*
Mais, *uno avulso, non deficit alter,*
Comme dit doctement vostre amy Carmeline.
Quittez donc cet air triste et cette humeur chagrine,
Car, sans estre connu par mon invention,
Vous aurez aujourd'huy la consultation
Des trois plus grands docteurs qui soient dans le Royaume ;
Mais ne les traitez pas en debiteurs de baume ;
Ils sont tous medecins, et de la Faculté :
Vous savez ce qu'on doit à cette qualité.

ELOMIRE

Je sçay ce qu'on luy rend et ce qu'on luy doit rendre,
Et par là, je ne sçay ce que j'en dois attendre ;
Mais n'importe, en l'etat où je me vois reduit,
Je me soumets à tout, fust-ce sans aucun fruit.

LAZARILE

Allons donc?

ELOMIRE

Je le veux, allons, aimable drille ;
Si je guery jamais, je te donne ma fille.

LAZARILE

Votre fille pourroit, possible, estre plus mal;
Mais...

ELOMIRE

Sans mais; rien ne vaut un valet si loyal.



FIN DU PREMIER ACTE

# ACTE DEUXIEME

---

## SCENE PREMIERE

**La scene de cet acte est devant une grande maison, à la porte de laquelle il y a un Suisse, et où arrivent les trois medecins sur leurs mules pour voir Elomire deguisé en Turc, sous le nom du Bassa Sigale.**

**ALCANDRE, GERASTE, EPISTENEZ, ANTOINE, LE SUISSE**

ANTOINE

Suisse, est-ce ici l'Hostel de Monseigneur Sigale?

LE SUISSE

Dy Bassa, point Monsgneur; ma queu-sti parpe sale?

ANTOINE

Ce sont ses medecins qui viennent le guerir.

LE SUISSE

Martecins? Pon, mon foi, pour fare ly mourir.
Martecins pons pouriots; comme il disoit, mon fame,
Quand dy leu drogueman, il y voumit son lame.

ALCANDRE

Ouvrez, Suisse, ouvrez vite; après, tout à loisir,
Vous cuverez le vin qui vous fait discourir.

LE SUISSE

Moy, lyvre? Point pourtout : ton chival n'est qu'un peste;
Moy point mal à mon pied, moy point mal à mon teste.

ALCANDRE

Antoine, entrez dedans, et parlez à quelqu'un.

LE SUISSE, presentant sa hallebarbe à Antoine qui veut entrer dans la maison.

Party, si lentre toy; moy ty...

ALCANDRE, à part.

Quel importun !
Sans doute, il nous fera perdre quelque pratique.

LE SUISSE, Jouant de la hallebarde et faisant un petit saut après.

Moy pou les martecins, fait touchour trique, nique,
Frisque, fraque, et pon fin pour moy Suisse, mon foy.

ALCANDRE, voyant des Turcs dans la cour.

Holà, gens du Bassa ; venez et parlez-moy ?
(à part.)
J'en voy six, et, parbleu! pas un d'eux ne s'avance;
Mais, enfin, les voicy. Dieux ! quelle contenance!

(Les six Turcs viennent, font de grandes reverences aux medecins sans rien dire, s'estant mis en haye devant la porte.)

## SCENE II

SIX TURCS, ALCANDRE, GERASTE, EPISTENEZ, ANTOINE, LE SUISSE.

ALCANDRE, aux Turcs faisans les reverences.

Treve de reverence, et parlez, s'il vous plaist :
Est-il heure d'entrer; vostre maistre est-il prest?

LE SUISSE, à Alcandre.

Toy l'est fou, martecin, n'entendre point ton langue.
(Le Dragoman paroist.)
Ma foicy ly Dracman, fiche à ly ton harangue.

## SCENE III

LE DRAGOMAN, LES SIX TURCS, ALCANDRE, GERASTE, EPISTENEZ, ANTOINE, LE SUISSE.

ANTOINE

Monsieur le Dragoman, peut-on voir le Bassa?
Voicy les medecins.

LE DRAGOMAN (Dès qu'il parle, l'un des Turcs ouvre vite la grande porte, où tous les six s'estant mis trois des deux costez, les medecins entrent sur leurs mules dans la cour, dont la porte se referme aussitost que les Turcs et le Dragoman sont aussi rentrez.)

Mustopha.

Baroc, Mil-duc, Dalec, Messieurs, votre arrivée
Profite à Monseigneur, comme aux champs la rosée.

(Une toile se tire, où il paroist une chambre bien parée, dans laquelle Elomire et Lazarile paroissent habillez en Turcs. Elomire estant assis sur un carreau, les jambes croisées, et Lazarile debout.)

## SCENE IV

ELOMIRE, LAZARILE

LAZARILE

Et bien, n'aurez-vous pas la consultation
Que vous souhaitez tant, par mon invention ?
Et, sans estre connu des bâtards d'Hippocrate,
Ne leur pourrez-vous pas montrer et foy et rate,
Et tripes et boudins ; c'est-à-dire, en un mot,
Leur dire tous vos maux, jusqu'à ceux du garrot?

ELOMIRE

Qu'entens-tu par ces maux du garrot? Il me semble
Que cela sent le trot, et le galop, et l'amble ;
C'est-à-dire la beste, et je ne la suis pas.

LAZARILE

Combien donc s'en faut-il? Par ma foy! pas deux pas.
Ouy, vous estes cent fois moins homme que pecore,
Monsieur, je vous l'ay dit, et je le dis encore :
Ce foible soupçonneux, enfin, vous rendra fou ;
Et si j'y suis trompé, qu'on me casse le cou.
Quoy! dès qu'on dit un mot qui vous semble equivoque,
Vous y trouvez à mordre, et vostre esprit s'en choque !

ELOMIRE

Mais quand on dit qu'un homme en tient sur le garrot,
Qu'est-ce à dire en françois, sinon qu'il est un sot?
Et sot, en cet endroit, n'a-t-il pas un sens double?

LAZARILE

Mon maistre,sur ma foy,peu de chose vous trouble:
Vous trouveriez, je pense, à tondre sur un œuf.
Mais, pour nostre repos, fussiez-vous desjà veuf:
Aussi bien, sans cela, je vous croy sans remede,
Dans ce foible fascheux, qui si fort vous possede.

ELOMIRE

Tel est l'ordre fatal de mes cruels destins.

LAZARILE

Mais si, comme il se peut, Messieurs vos medecins
Vont toucher cette corde?

ELOMIRE

En ce cas, Lazarile,
Il faudra tout souffrir, quoyque fasse ma bile.

## SCENE V

LE DRAGOMAN, ELOMIRE, LAZARILE

LE DRAGOMAN

Seigneur, tes medecins sont là-bas.

ELOMIRE

Fay monter.
(Le Dragoman sort.)

LAZARILE, ayant mis trois sieges aux costez d'Elomire.

Monsieur, contraignez-vous.

ELOMIRE

Je te vay contenter.

## SCENE VI

ALCANDRE, GERASTE, EPISTENEZ, ELOMIRE, LAZARILE.

ELOMIRE, *ayant fait asseoir les medecins à ses costez.*

Vostre gloire, Messieurs, doit estre sans seconde,
Qu'un homme tel que moy vienne du bout du monde,
Et mesme du plus beau de tous ses bouts divers,
Chercher ce qu'en vous seuls on trouve en l'Univers,
C'est-à-dire un remede à des maux incurables.

ALCANDRE

Nous ne guerissons point, Seigneur, des maux semblables.
Et si les tiens sont tels, il n'estoit pas besoin
Que ta Hautesse vinst nous chercher de si loin.

ELOMIRE

Si je les nomme ainsi, c'est que je les mesure
Aux cuisantes douleurs que sans cesse j'endure :
Car en comparaison de ces vives douleurs,
Tous les maux des enfers ne sont rien que des fleurs.

GERASTE

Quels que soient ces grands maux, si l'art et la nature
Y peuvent quelque chose, on en verra la cure ;

Car nous te pouvons dire icy, sans vanité,
Que tu vois en nous trois toute la Faculté,
C'est-à-dire, en un mot, tout le sçavoir du monde,
Touchant nostre science et sublime et profonde.
Mais, Seigneur, je m'etonne, et non pas sans raison,
Qu'ayant esté nourry loin de nostre horizon,
Tu nous parles françois, et mieux qu'un François mesme.

ELOMIRE

J'en ferois tout autant, si j'estois en Boëme,
En Pologne, en Suede, en Prusse, en Dannemarc,
A Venise, au milieu de la place Saint-Marc,
En Espagne, en Savoye, en Suisse, en Angleterre;
Enfin, dans tous les lieux qu'on habite sur terre.

ALCANDRE, demy bas.

Voilà de la monnoie à duper bien des gens.

ELOMIRE, bas à Lazarile.

Ils m'appellent trompeur.

LAZARILE, bas à Elomire.

St! st!

ELOMIRE, bas.

Ah! je t'entends.
(Haut)
Messieurs, revenons donc à nostre maladie.

ALCANDRE

Est-ce la lepre?

ELOMIRE

Non.

GERASTE

Quoy donc, l'epilepsie ?
Ces maux-là sont communs, dit-on, dans le Levant.

ELOMIRE

Quelque communs qu'ils soient, j'en suis pourtant exempt :
Grâce au ciel, je suis net, et jamais je ne tombe.

ALCANDRE

Di-nous donc sous quel mal ta Hautesse succombe ;
Car, excepté ceux-là, je n'en connus jamais
Aucun qui meritast les plaintes que tu fais :
Car tous ces autres maux, comme goutte et gravelle,
Nous les traitons icy de pure bagatelle ;
Et si quelqu'un de nous ne les guerissoit pas
En moins de quatre jours, on n'en feroit nul cas.

ELOMIRE

Tous ces maux-là chez nous sont pourtant incurables.

ALCANDRE

Vraiment, vos medecins sont donc bien peu capables,
Et j'avoüe à present que c'est avec raison
Que ta Hautesse cherche ailleurs sa guerison.

(Alcandre et Geraste prennent chacun un bras d'Elomire, et luy tatent le poulx.)

Çà donc, un peu le bras. Ce poulx n'est pas trop juste.

(Parlant à Geraste.)

Monsieur, qu'en dites-vous ?

GERASTE

La, la...



ALCANDRE

D'un sang aduste,
Proviennent quelquefois ces inegalitez;
Ne nous y trompons pas!

GERASTE

Ho, ho, Monsieur, tastez:
Cette inegalité paroit bien davantage.

(Elomire paslit de peur, à ces mots.)

ALCANDRE

En effet, je la voy jusques sur son visage :
Il estoit tout à l'heure et vif et coloré,
Et je le voy tout pasle, et tout defiguré.

GERASTE

Ta Hautesse sent-elle au fond de ses entrailles
De nouvelles douleurs?

ELOMIRE, interdit de peur.

Ouy... Non...

GERASTE

Tu nous railles?

ELOMIRE

Non, je ne raille point.

ALCANDRE

Dy donc, que ressens-tu?
As-tu plus de douleurs, es-tu plus abattu?

ELOMIRE, interdit de plus en plus.

Ouy... Non... Je ne sçay.

GERASTE, à Alcandre.

Quelque acces qui redouble
Vient d'emouvoir sa bile, et c'est ce qui le trouble.

ELOMIRE, tout transi de peur.

Ah! je me meurs!

ALCANDRE

Seigneur, parle donc, reponds-nous ?

GERASTE

Courage, ce n'est rien; je retrouve son poulx.

ALCANDRE

En effet, je le sens, et fort ferme et fort juste.
Voyez mesme son teint, et comme il se rajuste.

ELOMIRE, reprenant cœur à ces paroles.

Vous dites vray, Messieurs, je me porte bien mieux.

GERASTE, à Alcandre.

Ce symptôme denote un corps bien bilieux.

ALCANDRE, à Geraste.

Vous croyez donc, Monsieur, qu'il vienne de la bile?

GERASTE

Ouy, vraiment, il en vient, et de la plus subtile.

ALCANDRE

S'il venoit de la bile, il auroit plus duré,
Et mesme son esprit se seroit egaré.

GERASTE

Ne l'a-t-il pas esté? Ces Ouy... Non...

ELOMIRE, d'un ton menaçant.

Messieurs, treve
D'egarement.

LAZARILE, bas à Elomire.

St! st!

ELOMIRE, bas à Lazarile.

Lazarile, je creve!
Ils m'ont fait tant de peur, que j'ai pensé mourir,
Et me traitent de fou...

LAZARILE, bas.

Songez à vous guerir;
Vous en pourrez un jour faire une comedie.

ELOMIRE, aux medecins.

Çà, Messieurs, dites donc, quelle est ma maladie?
En sçavez-vous la cause?

ALCANDRE

On estoit sur ce point,
Tout à l'heure.

ELOMIRE

Pourquoy n'y revenez-vous point?

ALCANDRE

Quand tu parles, Seigneur, c'est à nous à nous taire,
Et tu t'entretenois avec ton secretaire.

ELOMIRE

Je ne luy parle plus à present.

GERASTE

Donc, Seigneur,
Je disois que ton mal provenoit d'une humeur
Bilieuse ; et Monsieur soutenoit le contraire,
Quand pour ne t'interrompre, il a fallu nous taire.

ALCANDRE

Le contraire est aussi, ma foy, bien evident;
Car qui dit bilieux, dit jaloux et mordant,
Et Sa Hautesse n'est pourtant ni l'un ni l'autre.

ELOMIRE

Ce sentiment est juste, et fort conforme au nostre.

GERASTE

Il ne l'est pas au mien; mais peut-estre, Seigneur
N'approuveras-tu pas une si libre humeur ;
Auquel cas je me tais.

ELOMIRE

Je me tairai moy-mesme,
Plustost que d'ignorer d'où vient mon mal extreme;
Car comme je recherche icy la verité,
Je veux que l'on me parle avec sincerité.

ALCANDRE

Ta Hautesse a raison; car qui veut qu'on le trompe,
Dit l'un de nos autheurs, merite qu'on le rompe :
C'est-à-dire qu'on laisse enraciner ses maux,
Jusqu'à pourrir sa chair, et ses nerfs, et ses os.



ELOMIRE

Parlez donc librement, avec toute assurance
D'avoir, si je gueris, une ample recompense.

GERASTE

Je disois donc, Seigneur, et je te le redis,
Que tout ce qu'il allegue est contre mon avis.
Il dit,pour soutenir que ce n'est point la bile
Qui cause tous tes maux, en corrompant ton chile,
Que tu ne fus jamais medisant, ni jaloux :
Peut-on parler ainsi, sans estre au rang des foux?
Dites-moy, mon confrere, en bonne conscience,
Avecques Sa Hautesse avez-vous pris naissance?
Est-ce vous qui l'avez conduite jusqu'icy?
D'où la connaissez-vous, pour en parler ainsi ?

ALCANDRE

Oh! la belle incartade, et la bonne asnerie!
Ne connoissons-nous rien par physionomie?

GERASTE

Vraiment,si c'est par là que vous jugez des maux,
Et que vous les pensez, il est bien des lourdauds;
Car vous ne manquez pas, comme on sçait, de pratique.

ALCANDRE

Non, je n'en manque pas, et c'est ce qui vous pique
Volontiers.

GERASTE

Nullement. Mais, Monsieur, revenons,
Comme dit galamment Panurge, à nos moutons.

ELOMIRE

C'est bien dit, car desjà j'estois las de querelle.

ALCANDRE

Ces petits differends ne viennent que du zele
Que nous avons, Seigneur, pour ceux que nous traitons.

ELOMIRE

Ce zele est indiscret, car, tandis, nous souffrons.
(S'adressant à Epistenez.)
Mais vous, Monsieur, d'où vient un si profond silence ?
Vous n'avez pas encor dit un mot.

EPISTENEZ

Quand je pense
A tout ce que je voy sur ton visage ecrit,
Un tel etonnement vient saisir mon esprit,
Que j'en suis stupefait.

ELOMIRE, à Alcandre et à Geraste.

Autre physionome ?

ALCANDRE

Ouy, Seigneur, c'en est un, et des grands du Royaume ;
Je croy qu'auprès de luy le Maltois ne sçait rien.

ELOMIRE

Le Maltois? Je me trompe, ou je le connoy bien;
Ouy, jadis j'en vis un qu'on nommoit de la sorte ;
Mais celuy-là passoit pour grand fourbe à la Porte :
On nomme ainsi, Messieurs, la Cour du grand Seigneur.

ALCANDRE

Celuy dont nous parlons est fort homme d'honneur,
Fort savant, fort expert; mais Monsieur le surpasse.

ELOMIRE, à Epistenez.

De grâce, sçachons donc, Monsieur, ce qui se passe
Dans un si bel esprit, tandis que vos regards
Roulent tout egarez sur moy de toutes parts.

EPISTENEZ

Ah! s'il m'estoit permis, Seigneur, de tout te dire,
Tu guerirois d'un mal qui tous les jours empire.

ELOMIRE, se levant brusquement, les medecins se levent aussi.

De quel mal ? Dites vite. Ah ! si j'en puis guerir,
Votre fortune est faite.

EPISTENEZ, à part, mais un peu haut.

En deussé-je mourir,
Je m'en vay tout lui dire... Helas! que vais-je faire?
Qui dit vray chez les grands, peut-il jamais leur plaire ?

ELOMIRE

Ouy, vous me plairez ; je vous...

EPISTENEZ

N'en jure point;
D'autres que toy, Seigneur, m'ont manqué sur ce point,
Qui ne me sembloient pas d'humeur plus inegale.

ELOMIRE

Quoy ! vous traitez ainsi le grand Bassa Sigale?
Et ce grand rejeton du sang des Ottomans,
Sera creu sans parole, ainsi que vos Normands?

EPISTENEZ

Tu me commandes donc, Seigneur, que je te die
Ce que de ta personne et de ta maladie,
Les regles de mon art me viennent d'expliquer?
Et tu promets, de plus, de ne pas t'en piquer?

ELOMIRE

Ouy, je vous le promets, et je jure, au contraire,
Que vous me fascheriez, si vous le vouliez taire.

EPISTENEZ

Sur ta parole donc, je te diray, Seigneur,
Pour montrer que mon art n'est point un art pipeur,
Et que sur luy tu peux fonder tes esperances,
Touchant ta guerison, que vainement tu penses
Passer dans mon esprit pour ce Bassa fameux
Dont tu portes le nom.

ELOMIRE, brusquement et haut.

Qui suis-je donc? Un gueux?

EPISTENEZ

Je voy qu'avec raison j'avois voulu me taire;
Car tu parles d'un ton qui n'est pas sans colere :
Demeurons-en donc là, c'est le plus assuré.

ELOMIRE

Non, Monsieur, je ne fus jamais plus moderé;
Si j'ay parlé d'un ton trop haut pour vos oreilles,
Je le rabaisseray.

EPISTEMEZ

Tu dis toujours merveilles,
Seigneur, mais...

ELOMIRE

Point de mais; soit pour ou contre moy,
Parlez, j'ecoute tout, j'en engage ma foy :
Et si vous me voyez dans la moindre colere,
Taisez-vous pour me perdre, et pour vous satisfaire.

EPISTEMEZ

Je l'ay donc dit, Seigneur, que mon art met au jour
Le tour ingenieux que tu fais à la Cour,
En t'y faisant passer pour le Bassa Sigale.

ELOMIRE

Qui suis-je donc au vrai ?

EPISTEMEZ

Ce point est un dedale,
Où, malgré tout mon art, je me trouve egaré :
Car après qu'à loisir je t'ay consideré
Au front, aux yeux, au nez, à la barbe, à la bouche,
Et raisonné par tout, sur tout ce qui te touche,
Je voy bien que tu viens de ce riche pays
Où les Juifs ramassez demeurerent jadis.

ELOMIRE, bas à Lazarile.

Il dit vray, je suis né dedans la Friperie,
Qu'autrement à Paris l'on nomme Juifverie.
Lazarile, cet homme est habile en son art.
(Haut à Epistemez.)
Poursuivez, s'il vous plaist.

EPISTENEZ

Mais aussi, d'autre part,
Quand j'observe ton air, ta demarche et ta taille,
Je n'y trouve pour toy nulle marque qui vaille,
Et n'estoit que ton front prend contre eux ton party,
Je ne te croirois rien qu'un faquin travesty.
Mais d'un tel faquinisme, en vain je voy la marque,
Ce front que je te dis est le front d'un Monarque,
Et mon art est trompeur, ce que je ne croy pas,
Ou tu t'es veu naguere au rang des Potentats :
De ces diversitez ne sçachant point la cause,
Je n'en parleray point.

ELOMIRE

Bon, parlons d'autre chose.

EPISTENEZ

Te plaira-t-il, Seigneur, que ce soit de ton mal?

ELOMIRE

C'est comme je l'entends, s'il vous plaist.

EPISTENEZ

L'animal,
Disent tous nos autheurs, est sujet à cent choses;
Mais dans la brute seule, on en connoist les causes:
Et la raison en est, disent ces grands autheurs,
Qu'en la brute, aucun mal ne vient que des humeurs ;
Et comme ces humeurs sont toutes corporelles,
On connoist aisement ces causes par les selles ;



Car ces corps, une fois l'un à l'autre attachez,
Ne se quittent jamais, sans estre entretachez.
C'est alors qu'entassant remede sur remede,
Un medecin triomphe, et que le mal luy cede;
Car, pour grand qu'il puisse estre, il en a le dessus,
Puisqu'*ablata causa, tollitur effectus.*
Mais dans l'homme, Seigneur, il en va d'autre sorte:
Les maux entrent chez luy par bien plus d'une porte,
Et ces portes estant differentes en tout,
Si l'on n'y prend bien garde, on n'en vient point à bout.
Je m'explique, et pour mieux faire entendre ces choses,
Je soutiens qu'un seul mal a souvent plusieurs causes.
Par exemple, un poulmon respire un mauvais air,
Un air salpetrüeux, propre à former l'esclair;
Sans doute un tel poulmon, par telle nourriture,
Seroit en peu de temps reduit en pourriture,
Si, d'abord qu'on commence à s'en apercevoir,
Un sçavant medecin qui fait bien son devoir,
Ne lui changeoit cet air, le changeant de demeure.
Puisque c'est le secret pour guerir de bonne heure,
Personne ne sçauroit contester là-dessus,
Puisqu'*ablata causa, tollitur effectus.*
Mais si l'on joint à l'air qui ce poulmon entiche,
Une seconde cause, en vain on le deniche,
Et l'on lui fait changer et d'air et de maison :
Si cette cause dure, il est sans guerison.
Par exemple, à Paris, l'air salé de nos bouës,
Me piquant les poulmons, desjà rougit mes jouës;
Mais au lieu de choyer mes poulmons entichez,
Ils deviennent, enfin, fletris et dessechez,
Par l'effort que sans cesse ils font sur un theâtre.
Lors, j'ay beau changer d'air, pour y mettre une emplastre,
Mes poulmons entichez ne gueriront jamais,
Si je ne quitte aussi le mestier que je fais.

Mais si je quitte ensemble, et ville et comedie,
Je voy bientost la fin de cette maladie.
Personne ne sçauroit contester là-dessus,
Puisqu'*ablata causa, tollitur effectus.*
A ces causes, Seigneur, j'en peux joindre encore une,
Qui, dans ce siecle ci, n'est que par trop commune;
Mais, quand cette troisiesme est jointe aux autres deux,
On peut dire qu'un mal est des plus perilleux.
Par exemple, attaqué de cette maladie,
On augmente son mal, faisant la comedie,
Parce que les poulmons trop souvent echauffez,
Ainsi que je l'ai dit, s'en trouvent dessechez.
Et l'on en peut guerir, pourveu que l'on s'abstienne
D'abord de comedie, et de comedienne.
Mais alors que ce mal, dans un comedien,
Augmente jour et nuit, parce qu'il ne vaut rien,
Qu'il choque Dieux et gens dedans ses comedies,
Le ciel seul peut alors guerir ses maladies :
Et tous les medecins de notre Faculté
Ne luy sçauroient donner un seul brin de santé.
Ce que je te dis là, d'un bouffon de theâtre,
Seigneur, n'est proprement qu'une image de plâtre
Que j'expose à tes yeux, afin de t'expliquer
Les principes des maux que tu peux t'apliquer.

ELOMIRE

Quand il me connoîtroit, fidelle Lazarile,
Pourroit-il mieux parler?

LAZARILE, bas à Elomire.

Sans doute, il est habile.
De pareils medecins ne sont pas du commun.

EPISTENEZ

Par ce discours, Seigneur, te serois-je importun?

ELOMIRE

Au contraire, poussez, s'il vous plaist.

EPISTENEZ

De la theze,
Puisque tu le permets, je viens à l'hypotheze;
Et je dis, ces Messieurs le diront du bonnet,
Qu'on ne te peut guerir, si tu ne parles net.
Ouy, si tu ne nous dis l'histoire de ta vie,
C'est en vain que tu veux contenter ton envie;
Au contraire, on pourra, par un beau *quiproquo,*
T'envoyer *ad patres,* Seigneur, *incognito.*

ELOMIRE, en colere.

Je feray bien, sans vous, un si fascheux voyage;
N'en sçavez-vous pas plus?

ALCANDRE et GERASTE, ensemble.

Non.

ELOMIRE, brusquement.

Pliez donc bagage:
Et viste, car de moy jamais vous ne sçaurez
Que ce que par vostre art vous en devinerez.
Allez à la bonne heure, allez : mon secretaire
Va vous faire à chacun donner vostre salaire.
(Les medecins et Lazarile sortent, et Elomire continue estant seul.)
Fut-il jamais malheur à mon malheur egal?
Quoy! je cherche et je trouve un remede à mon mal:

On me l'offre, et je n'ay, pour sortir de misere,
Qu'à raconter ma vie, et je ne le puis faire.

(Lazarile rentre, Elomire continue.)

Ah ! mon cher Lazarile, approche, approche-toi;
Viens partager mes maux, et les plaindre avec moi,
Puisque, pour mon malheur, je suis sans esperance
D'y trouver, de ma vie, aucune autre allegeance.

LAZARILE

Qui cause donc en vous un si grand desespoir ?

ELOMIRE

Tu l'ignores, après ce que tu viens de voir ?

LAZARILE

J'ay fort peu de memoire, ou j'ay veu peu de chose,
Qui d'un tel desespoir puisse estre ainsi la cause.

ELOMIRE

Quoy ! tu n'as pas appris de ces trois medecins,
Les plus doctes qui soient parmy ces assassins,
Qu'ils ne sçauroient guerir la moindre maladie,
Si le souffre-douleurs ne leur conte sa vie ?

LAZARILE

Mais si je vous fais voir un autre medecin,
Qui, sans que vous parliez, sans voir votre bassin,
Sans vous tâter le poulx, tout vestre mal devine,
En voyant seulement un peu de vostre urine :
Et si ce medecin vous guerit à l'instant,
Des remedes qu'il donne, en serez-vous content ?

ELOMIRE

Quoy! par l'urine seule il devine les causes,
Et les effets des maux?

LAZARILE

Il fait bien d'autres choses.

ELOMIRE

Et comment donc s'appelle un homme si fameux?

LAZARILE

On le nommoit jadis le medecin de Beux;
Mais depuis quelque temps sa haute renommée
L'a fait changer de nom, le changeant de contrée,
Et l'on nomme à present ce medecin sçavant
Du bourg de Sennelay l'Esculape vivant.

ELOMIRE

Quoy! de ce Sennelay, pour qui, sur notre Seine,
Quatre bateaux couverts voguent chaque semaine?

LAZARILE

Ce Sennelay-là mesme, et ces bateaux couverts
Sont tout pleins chaque jour de remedes divers,
Que ce grand medecin envoye à ses malades,
Lorsque de leur urine il a veu des razades.

ELOMIRE

Allons donc, Lazarile, allons à Sennelay.

LAZARILE

Il est icy.

ELOMIRE

Lui-mesme ?

LAZARILE

Ouy.

ELOMIRE

Mais, dis-tu vray ?

LAZARILE

Il est si vray, Monsieur, qu'avant qu'il soit une heure,
Vous aurez le plaisir de le voir, ou je meure.
Quittons donc le turban, et, sous d'autres habits,
Allons voir promptement ce Raminagrobis.

FIN DU DEUXIEME ACTE



# ACTE TROISIEME

## SCENE PREMIERE

(La scene de cet acte est dans une chambre, où Oronte, feint medecin de Sennelay, est assis devant une table sur laquelle il y a six fioles pleines, chacune avec un ecriteau, arrangées de suite ; et Climante, Clearque, Clarice, Lucinde, Alphée, Lucille, feints malades, sont assis sur des sieges un peu eloignez de la table.)

ORONTE, CLIMANTE, CLEARQUE, CLARICE,
LUCINDE, ALPHÉE, LUCILLE

ORONTE

Quoy! ce maistre moqueur qui n'epargnoit personne,
Donne dans le panneau de la sorte ?

CLIMANTE

Il y donne
Mille fois au-delà de ce que je vous dis :
Dom Quichot et Sancho furent moins foux jadis;
Et je croy que devant qu'en son bon sens il rentre,
Nous pourrons, sur ma foy, le dauber dos et ventre.
Nos confreres desjà l'ont berné comme il faut;
Battons le fer comme eux, cependant qu'il est chaud.

ORONTE

Que chacun donc s'appreste à bien jouer son roole,
Si tost que Lazarile aura livré le droole ;
Il n'y manquera pas, puisqu'il nous l'a promis.
Les voicy justement : ils n'ont pas beaucoup mis.

## SCENE II

ELOMIRE, LAZARILE (tous deux vestus en Espagnols et se mettant à genoux devant Oronte, une fiole à la main), ORONTE, CLIMANTE, CLEARQUE, CLARICE, LUCINDE, ALPHÉE, LUCILLE.

ELOMIRE

Extirpateur des maux qui n'ont point de remede,
Souffrez qu'à vos genoux nous implorions vostre aide,
Et ne permettez pas que tombant par lambeaux,
Nous descendions tout vifs dans de tristes tombeaux.
Nous sommes estrangers; mais pourtant assez riches
Pour remplir vos desirs, fussiez-vous des plus chiches :
Car si vous nous pouvez exempter du trepas,
Nous vous donnons chacun un millier de ducats.

ORONTE

Si vous estiez François, vous sçauriez mon histoire,
Et par là vous sçauriez que mon but est la gloire :
Rengainez donc, Messieurs, vos milliers de ducats,
Je n'en feray pas moins, pour ne les prendre pas.

ELOMIRE, mettant la main à la poche et faisant semblant d'en vouloir tirer un sac d'argent.

Hé ! de grâce...

ORONTE, prenant la fiole d'Elomire.

Non, non; donnez-moy vostre urine.

(En regardant la fiole.)

La fiole est de jauge.

LAZARILE, donnant aussi sa fiole.

Elle tient bien chopine,
Et la mienne ne tient, sur ma foy, guere moins.
Je ne merite pas qu'elle occupe vos soins;
Mais, puisque vous voulez...

ORONTE, mettant les fioles sur la table.

Il faut qu'elle repose;
Après, de vos douleurs nous vous dirons la cause :
Cependant de ceux-ci voyons quels sont les maux.

(Oronte prend une des fioles en main et continue.)

L'homme par la raison est roy des animaux;
Mais dès qu'il luy resiste, ou qu'elle l'abandonne,
C'est un roy depouillé, sans sceptre et sans couronne;
Car en lâchant la bride à ses desirs brutaux,
Il devient le sujet de ses propres vassaux.
De cette verité j'ay veu beaucoup d'exemples;
Mais je n'en vis jamais à mon sens de plus amples
Que ceux que je remarque en ces urines-cy.
Vous en aurez l'esprit tout à l'heure eclaircy.
Climante.

(Il dit ce nom lisant l'ecriteau de la fiole.)

Qui de vous porte ce nom ?

CLIMANTE

Moy-mesme.

ORONTE

Escoutez le recit de vostre mal extreme;
Apprenez-en la cause, et benissez les Dieux
Qui m'ont de Sennelay fait venir en ces lieux.
Monsieur, vous vous croyez etique et pulmonique;
Mais vous vous abusez : vous estes frenetique;
Autrement hypocondre, et la cause, en un mot,
Vient de ce que j'ay dit.

CLIMANTE, brusquement.

Quoy, je serois un sot?

ORONTE

Si vous aviez tousjours eu la raison pour guide,
Ou si vous n'aviez pas si fort lâché la bride
Aux desirs enragés de mordre Dieux et gens,
Vous ne vous verriez pas, au plus beau de vos ans,
Avec enfans et femme, et comblé de richesses,
Devoré nuit et jour par de mornes tristesses :
Car ces noires vapeurs qui vous troublent si fort,
N'ont contre un innocent qu'un impuissant effort.
Je sçay bien, et cela, sans doute, est quelque chose,
Qu'acablé de l'effet, vous maudissez la cause,
Et que vous voudriez, repentant du passé,
Avoir esté sans vie, ou n'avoir point gaussé;
Mais comme le passé jamais ne se revoque,
D'un si vain repentir tout le monde se moque,
Et de tous les mortels que vous avez joüé,
Aucun n'est sans plaisir de vous voir baffoüé.



L'un, qui vous voit passer près de luy dans la ruë,
Vous montre au doigt à l'autre, et cet autre vous huë :
Puis, toussant tour à tour, et sur differens tons,
Vous font tousser vous-mesme, et de tous vos poulmons;
Si vous les maudissez, ils vous traitent de mesme,
Dont le depit vous cause une douleur extreme,
Et par cette douleur, sans un tres-prompt secours,
Vous allez voir dans peu le dernier de vos jours.
Voilà, Monsieur, l'estat de vostre maladie;
Il ne tiendra qu'à vous que je n'y remedie :
Car je ne mets qu'au rang de mes moindres travaux,
D'avoir cent et cent fois gueri de pareils maux.

ELOMIRE, à part.

Je croy que c'est de moy qu'il parle.

CLIMANTE, s'etant jetté aux pieds d'Oronte.

Grand genie,
Qui par ma seule urine avez connu ma vie;
Qui par elle voyez jusqu'au fond de mon cœur,
Et qui par elle, enfin, connoissez ma douleur,
Vous voyez à vos pieds un impie, un infâme,
Qui ne merite rien que le fer et la flâme;
Mais, de grâce, grand homme, imitez le soleil;
Aussi bien, comme luy, vous estes sans pareil :
Et comme egalement il repand sa lumiere
Sur la pourpre et la bure, et l'or et la poussiere,
Agissant comme luy, repandez vos bontez
Sur moy, sans prendre garde à mes impietez.

ORONTE

Vous estes repentant, et fust-ce à la potence,
Quiconque devient tel recouvre l'innocence :

Aussi, soyez certain, que quand vous seriez Roy,
Vous ne pourriez jamais plus attendre de moy.
Remettez-vous; tandis, voyons cette autre urine.
Clearque?

(Il lit ce nom sur la fiole qu'il prend, après avoir remis l'autre.)

CLEARQUE

C'est de moy, Monsieur.

ORONTE

A vostre mine,
Quand vous n'auriez rien dit, je l'aurois deviné;
Car je n'en vis jamais d'un plus determiné.
La cause de vos maux est certes differente,
En certaine façon, de celle de Climante;
Mais l'espece en estant pareille, leurs effets
Se ressemblent si fort, que ce sont deux portraits
D'un mesme original, faits d'une main sçavante;
Climante est donc Clearque, et Clearque Climante :
Je veux dire, en un mot, et voicy mes temoins,

(Il montre la fiole de Clearque et celle de Climante.)

Que si Climante est fou, vous ne l'estes pas moins:
Ainsi n'ayant qu'un mal, vous n'aurez qu'un remede ;
Mais soyez assuré du succès.

CLEARQUE, faisant une profonde reverence.

Dieu vous aide!

ORONTE, prenant une autre fiole, lisant son ecriteau.

Clarice?

CLARICE

C'est mon nom.



ORONTE

Si vos yeux trop frippons
N'avoient pas attiré cet amas de garçons,
Qui vous ont fait passer pour reine des coquettes,
Vous ne vous verriez pas en l'estat où vous estes;
Mais quand on a blanchy sous ce honteux harnois,
On a tout le loisir de s'en mordre les doigts :
On en soupire, on pleure, on en devient malade,
Ou, si l'on ne l'est pas, on se le persuade;
Mais dès lors que l'on croit estre ce qu'on n'est pas,
On est folle, Clarice, et folle à maints carats.
Vous guerirez pourtant, et redeviendrez sage;
Mais, comme ces Messieurs, vous resterez en cage.
(Il prend une autre fiole, et en lisant l'ecriteau, il dit tout haut.)
Lucinde?

LUCINDE

C'est de moy.

ORONTE

La mort d'un jeune amant
Vous a fait perdre ensemble et joie et jugement;
Et c'est ce qui vous fait errer parmi le monde,
Sous l'habit et le nom de triste vagabonde;
Mais, allez, je reponds de vostre guerison,
Et vous recouvrerez la joie et la raison :
Ne le voulez-vous pas?

LUCINDE

Ouy, de grand cœur.

ORONTE, prenant une autre fiole.

Alphée ?
Ah ! ma foy, nous tenons une folle fieffée :
C'est une precieuse.

ALPHÉE

O Dieux ! qui vous l'a dit ?

ORONTE

Vostre urine, ma fille, et cela me suffit;
Car, grâce au ciel, je suis un peu naturaliste.

ALPHÉE

Mais que ne dites-vous plustost ulinaliste ?
Ce telme convient mieux à la sose.

ORONTE

Il est vray,
Et le monde m'appelle ainsi dans Sennelay;
Mais, de grâce, depuis que l'illustre Elomire
A despeint vostre engeance, et nous en a fait rire;
Depuis que son theâtre a retenti des mots
Dont vous charmiez jadis les sottes et les sots;
Se peut-il que, passant pour folles enragées,
Vous ne vous soyez pas encore corrigées,
Et qu'il s'en trouve encor, aujourd'hui, parmy nous,
Une qui devroit estre à l'hospital des foux?

ALPHÉE

Quoy, Monsieul, ce bouffon, pal de sottes glimaces,
Dont il fait mal au cœul plus que sales limaces,
Palce qu'en les faisant il ecume en velat,



Nous livlela chez vous poul folles au calat?
Je m'etonnelois peu qu'un caque d'ignolance
Eust poul ce glimacier paleille defelence;
Mais que de Sennelay le medecin fameux,
Donne dans le panneau, comme un petit molveux,
Qu'il estime un autheul, qu'il le louë et l'admile,
Palce qu'en lecitant ses vels, il l'a fait lile,
Pal des contolsions dignes d'un possedé,
Celtes, je suis à bout pal un tel plocedé;
Encol, s'il nous cachoit, sous ses gestes glotesques,
Quelques beaux tlaits d'esplit en paloles bullesques,
Aplès qu'on auloit ly de ses contolsions,
Ses livles nous plailoient, lolsque nous les lilions;
Mais, de glâce, Monsieul, quelle est la comedie,
Encol qu'il n'en ait fait aucune où l'on ne die
Qu'il faut clever de lile, où l'on puisse tlouver
Le moindle tlait d'esplit que l'on doive admiler.
Pal exemple, ce *le* de l'*Ecole des femmes*,
Ce *le* qui fit tant lile, et qui chalma tant d'âmes,
Ce *le* qui mit cet homme au lang des beaux esplits,
L'avez-vous jamais pu lile dans les eclits,
Sans degout, sans chaglin, sans une holeul extleme,
Non plus que son *Chat molt*, et sa *Talte à la cleme?*
Cependant, dites-vous, pal de bonnes laisons,
Cet auteul nous condamne aux petites maisons,
Et palce qu'il a dit que nous en estions dignes,
Vous nous mettez au lang des folles plus insignes.

ELOMIRE, bas à Lazarile.

Ah! la meschante beste.

LAZARILE, bas à Elomire.

Elle a pourtant bien dit.

ELOMIRE, bas.

Tres-mal; mais escoutons.

ORONTE

Si je suis interdit,
Jusqu'à ne pouvoir pas former une parole,
Ne vous etonnez pas, belle et sçavante folle;
J'en demeure d'accord, vous m'avez confondu.
En effet, qui croiroit qu'un esprit tout perdu
D'histoires, de romans, enfin qu'une hypocondre,
Par ses raisonnemens auroit pu me confondre?
Pourtant, vous l'avez fait; ouy, j'avouë avec vous
Qu'Elomire ne doit sa gloire qu'à des foux,
Et qu'un esprit bien fait, quel qu'il soit, degenere,
D'abord que ses ecrits commencent à luy plaire.
Je demeure d'accord que, pour se rejouir,
On le peut aller voir, et qu'on le peut oüir;
Mais il faut que celuy qui va voir Elomire,
Le voye en fagotin, c'est-à-dire pour rire.
Vos beaux raisonnemens n'empechent pourtant pas
Qu'aux petites maisons vous n'alliez à grands pas;
Elomire a son foible, et vous avez le vostre :
Mais je vous gueriray. Voyons un peu cette autre.

ELOMIRE, bas, tandis qu'Oronte prend une autre fiole.

Lazarile, quel homme !

LAZARILE, bas.

Escoutez jusqu'au bout.

ORONTE, lisant l'ecriteau de la fiole qu'il tient.

Lucille, voulez-vous que je vous dise tout?

LUCILLE

Non, Monsieur, vous voyez assez, par mon urine,
Que je ne suis pas moins folle que ma voisine.
Traitez-moi, s'il vous plaist,de mesme.

ORONTE

Je le veux.

ELOMIRE, bas à Lazarile, tandis qu'Oronte prend sa fiole.

Lazarile, je suis au comble de mes vœux :
C'est mon tour à glisser.

ORONTE, lisant le nom écrit sur la fiole d'Elomire.

Don Guzman d'Alicante.
Vous mentez, cette urine est encor de Climante.

ELOMIRE

Foy d'Espagnol malade, elle est mienne.

ORONTE

Tant pis.

ELOMIRE

Pourquoy, tant pis ?

ORONTE

Pourquoy ? Parce que je le dis.
Encor un coup, tant pis, vous dis-je.

ELOMIRE

Mais, de grâce,
A ce fascheux tant pis, que faut-il que je fasse ?

ORONTE

Ignorez-vous, Monsieur, ce que Climante a fait,
Quand à mes pieds il a confessé son forfait,
Et temoigné tout haut son repentir extreme ?

ELOMIRE, se levant et se jettant aux pieds d'Oronte.

Ah! de grâce, Monsieur, traitez-moi donc de mesme,
Et puisque comme luy j'en suis au repentir,
Veuillez-moy, comme à luy, vos bontez departir !

ORONTE

Ce juste repentir qu'exprime votre bouche,
A vous dire le vray, si vivement me touche,
Que je jure ma foy, qu'avant qu'il soit deux jours,
Vous verrez comme luy l'effet de mon secours.
Mais parlons de cet autre.

(Il prend la fiole de Lazarile, et lit.)

Alphonse de la Rote :
Homme ne merita jamais mieux la marote;
Parce qu'il croit que l'un de ses amis est fou,
Et qu'il veut l'empecher de courre en loup-garrou,
Sa guerison luy tient tellement dans la teste,
Qu'il en est hypocondre et plus que demy beste.
Il merite pourtant que j'aye soin de luy;
Car un amy si tendre est fort rare aujourd'huy.

ELOMIRE, bas à Lazarile.

Quel homme, cher amy ; quoy ! par la seule urine,
Il n'est rien qu'il ne sçache, et rien qu'il ne devine!

LAZARILE, bas.

Je vous l'avois bien dit.

ORONTE

Je connais donc vos maux,
Ou, pour mieux m'expliquer, vos fantasques cerveaux;
Car je n'en voy pas un, dedans cette assemblée,
Qui ne se portast bien, sans sa teste felée.
Nous n'avons donc icy qu'à guerir ces cerveaux;
Puisqu'en eux seulement resident tous vos maux :
Et comme le plus grand est la melancolie,
Dans laquelle vostre âme est presque ensevelie,
Je la veux reveiller, en vous divertissant,
Et dissiper par là cet air assoupissant.
J'ay fait venir icy d'un certain vin de Beaune,
Pour qui j'acheterois un gosier long d'une aulne:
Car tandis qu'on l'avale, on sent un tel plaisir,
Qu'on voudroit qu'il durast jusqu'au dernier soupir.
D'une agreable odeur, qui n'a point de pareille,
Il vous charme d'abord qu'il sort de la bouteille,
Et le vif incarnat dont il frappe les yeux,
N'a pas un moindre eclat que le rouge des cieux.
Son esprit qui petille en tombant dans le verre,
Forme mille rubis, dont le petit tonnerre,
S'accordant au glou-glou de ce jus precieux,
Charme l'oreille, après qu'il a ravy les yeux.
Ce vin que je vous dis est le premier remede
Que je veux appliquer au mal qui vous possede ;
Car, vos maux tout d'abord s'en trouvant adoucis,
Vous verrez dissiper tous ces fascheux soucis
Qui fomentent en vous l'humeur melancolique.
Nous joindrons à ce vin tant soit peu de musique,
Un peu de symphonie, et par ces doux accords,
Je changeray d'abord vos esprits et vos corps.
Mon deuxieme remede est une comedie,
Propre, comme ce vin, à vostre maladie;

Je vous la feray voir d'où je vais vous traiter:
On dit qu'elle est divine, et je ne n'en puis douter,
Car l'auteur est illustre, et l'histoire si belle,
Que les siecles passez n'en ont point veu de telle;
Et ce qui doit encor augmenter ce regal,
C'est qu'il sera suivy d'un magnifique bal,
Où nous irons masquez. C'est ce que je prepare
Pour premier appareil.

ELOMIRE, bas.

Que ce remede est rare,
Lazarile, et, surtout, qu'il est doux et charmant!

ORONTE

Passons donc, pour cela, dans cet appartement.

FIN DU TROISIEME ACTE.

# ACTE QUATRIEME

## SCENE PREMIERE

A cette scene, le theâtre paroist comme il est, lorsqu'on est prest de commencer la comedie, la toile n'estant pas encore tirée: et d'un costé il y a une façon de loge dans laquelle sont les acteurs de cette scene, pour voir la comedie.

ELOMIRE, LAZARILE, ORONTE, CLIMANTE, CLEARQUE, CLARICE, LUCINDE, ALPHÉE, LUCILLE.

ORONTE

Dès qu'on aura tiré cette tapisserie,
Sans peine vous verrez d'icy la comedie.
Cependant, nul de vous ne se porte-t-il mieux?

ELOMIRE

Vostre regal, Monsieur, m'a rendu si joyeux,
Et je me sens desjà si propre à ce remede,
Que je ne doute point que mon mal ne luy cede.

CLIMANTE

Nos visages, Monsieur, vous en disent autant;
Car je n'en voy pas un qui ne soit très-content.

(Dans ce temps-là, on tire la toile, et l'on voit une salle, dans laquelle il y a un theâtre et une compagnie pour voir jouer la comedie, et les violons commencent à jouer; ce qui interrompt cette premiere scene.)

ORONTE

Bon, l'on ouvre; voyez la belle compagnie.

ELOMIRE, à Oronte, un peu bas.

Quel titre donne-t-on à cette comedie ?

ORONTE

*Le Divorce comique.*

ELOMIRE

Il est bon et nouveau.

ORONTE

Silence, et vous verrez quelque chose de beau.

(Les violons cessent, et on commence la comedie qui suit.)

---

# DIVORCE COMIQUE

## COMEDIE EN COMEDIE

## ACTE PREMIER ET DERNIER

### SCENE PREMIERE

La scene est dans la salle de comedie du Palais-Royal.

FLORIMONT, ROSIDOR.

FLORIMONT

Ouy, je l'ay resolu, je vais quitter la troupe;
Tu me diras en vain qu'elle a le vent en poupe,
Qu'elle seule a la vogue, et que dedans Paris,
Pour toute autre aujourd'huy l'on n'a que du mepris;
Cet honneur qu'on luy fait, mais dont elle est indigne,
Passe, dans mon esprit, pour un affront insigne;
Aussi, loin de souffrir un encens si peu du,
Comme on me l'a donné, je l'ay tousjours rendu.
Ne t'en flatte donc point; mais, si tu m'en veux croire,
Ferme l'œil à l'eclat d'une si fausse gloire;
Et pour trouver la vraye, allons, allons ailleurs
Chercher des compagnons et des destins meilleurs.

ROSIDOR

A te dire le vray, je m'etonne moy-mesme
Du merveilleux eclat de ce bonheur extreme;
Car, enfin, comme toy, je connois nos deffauts.
Mais, qu'importe? le nombre autorise les sots,
Et quiconque leur plaist ne doit point estre en peine
Des deffauts des acteurs, ni de ceux de la scene.
La foule suit toujours leur applaudissement,
Et quiconque a la foule, a la gloire aisement.
Je sçay bien que tu dis que cette gloire est fausse,
Qu'il la faut mepriser; mais, pour moy, je m'en gausse;
Ma veritable gloire est où j'ay du profit:
J'en ay dans cette troupe, et cela me suffit.

FLORIMONT

Et cela te suffit? Ah! peux-tu bien, sans honte,
Dire que de l'honneur tu fais si peu de compte?

ROSIDOR

En faire moins de cas que du moindre interest,
N'est qu'agir à la mode.

FLORIMONT

Et la mode t'en plaist?

ROSIDOR

Puisqu'elle est aujourd'huy la regle de la vie,
Je ne rougiray point, quand je l'auray suivie.

FLORIMONT

La regle de la vie! et qu'est donc la raison?



ROSIDOR

La raison ny l'honneur ne sont plus de saison,
Et bannis pour jamais de la terre où nous sommes,
L'interest en leur place y gouverne les hommes.
C'est luy seul qui les regle, et lui seul qui fait tout,
Et qui meut l'Univers de l'un à l'autre bout;
Mais quand de cet honneur on feroit quelque compte,
Faut-il, pour en manquer, que je meure de honte?
Et la profession dont nous sommes tous deux
Ne permet-elle pas d'estre moins scrupuleux?

FLORIMONT

Je l'avouë entre nous, autrefois le theâtre
Voyoit traiter d'egaux l'acteur et l'idolâtre,
Et l'un et l'autre, alors l'opprobre des mortels,
Etoient haïs du peuple, et bannys des autels;
Mais depuis qu'un heros, dont nostre histoire est pleine,
A purgé le theâtre et corrigé la scene (1);
Depuis qu'il a chassé les infâmes farceurs,
Nos plus grands ennemis sont nos adorateurs:
Tout le monde à l'envy nous caresse et nous loue,
Et nous sommes tout d'or, nous qui n'estions que boue.
Mais, helas! je crains fort que d'un revers fatal,
Nous ne tombions bientost dans notre premier mal,
Et que par le progrez des pieces d'Elomire,
Nous n'eprouvions encor quelque chose de pire.

ROSIDOR

Il est vray qu'Elomire a de certains appas,
Dans les farces qu'il fait, que les autres n'ont pas.

(1) C'est Monsieur le Cardinal de Richelieu.

FLORIMONT

Et c'est de ces appas de qui nous devons craindre
Ce mal, dont, par avance, on me voit desjà plaindre;
Car, pour peu que le peuple en soit encor seduit,
Aux farces pour jamais le theâtre est reduit.
Ces merveilles du temps, ces pieces sans pareilles,
Ces charmes de l'esprit, des yeux et des oreilles,
Ces vers pompeux et forts, ces grands raisonnemens,
Qu'on n'ecoute jamais sans des ravissemens;
Ces chefs-d'œuvre de l'art, ces grandes tragedies,
Par ce bouffon celebre en vont estre bannies;
Et nous, bientost reduits à vivre en Tabarins,
Allons redevenir l'opprobre des humains.
La peur de retomber dans ce malheur infâme,
Ne sçauroit sans horreur se montrer à mon âme;
Et tout autant de fois qu'elle attaque mon cœur,
Malgré toute sa force, elle s'en rend vainqueur.

ROSIDOR

Quoyqu'en quelque façon ta peur soit legitime,
Faire rire pourtant n'est pas un si grand crime,
Et j'en connois beaucoup parmy nos courtisans
Qui seroient peu prisez, s'il n'estoient fort plaisans.
Aussi, loin qu'en cela je condamne Elomire,
Avec beaucoup de gens je l'estime et l'admire;
Mais l'insolent orgueüil de cet esprit altier,
Ses mepris pour tous ceux qui sont de son metier,
Et l'air dont il nous traite à present qu'il compose,
Fait que chacun de nous le censure et le glose,
Et ce maistre maroufle en est en tel courroux,
Qu'à peine peut-il plus souffrir aucun de nous.

FLORIMONT

Comme je hay la farce et son tabarinage,
Il ne me parle plus qu'il ne me fasse outrage;
Mais pourveu qu'il reglast son style de farceur,
Qu'il n'y melast plus rien qui fust contre l'honneur,
Je lui pardonnerois volontiers ses caprices :
Mais je ne veux plus estre accusé pour ses vices;
Le scandale qu'ils font est desormais trop grand,
Et quiconque le suit, en doit estre garant.
Enfin,c'est aujourd'huy qu'il faut qu'il se declare:
Il changera ce style, ou chacun se separe.
La pluspart de la troupe est de mon sentiment,
Et nous nous assemblons pour cela seulement.
Mais je le voy paroistre avec nos camarades:
Preparons-nous d'ouïr de plaisantes bravades.

## SCENE II

ELOMIRE, ANGELIQUE, PLUSIEURS AUTRES COMEDIENS ET COMEDIENNES, UN VALET, FLORIMONT, ROSIDOR.

ELOMIRE, se faisant apporter un siege, et s'asseyant.

Un siege, et qu'on m'escoute;on sçait que je suis pront.

ANGELIQUE

Ne faut-il point aussi vous regarder au front,
Et de mesme qu'Agnès, faire la reverence?

ELOMIRE

Treve de raillerie, et qu'on fasse silence!

FLORIMONT

Autrement?

ELOMIRE

Autrement, quelqu'un en pâtira.

ROSIDOR, à Florimont

Le plaisant fagotin.

FLORIMONT, bas à Rosidor.

Voyons ce qu'il dira :
De l'humeur qu'il paroist, j'en attens des merveilles.

ROSIDOR, à Elomire.

Que ne parlez-vous donc? Nous ouvrons les oreilles.

ELOMIRE, faisant apporter des sieges.

Seiez-vous.

FLORIMONT, bas.

Qu'il est fat!

ELOMIRE

Le divin Salomon,
Dont l'esprit fut plus grand que celuy du demon,
Ce sçavant qui sçeut tout, jusqu'aux vertus des herbes,
Ne fut jamais plus vray qu'en l'un de ses proverbes
Qui dit qu'il vaudroit mieux qu'une cité perist,
Que de voir sur la terre un gueux qui s'enrichist.
O divine parole! admirable sentence,
Dont moy-mesme aujourd'huy je fais l'experience;

Puisqu'après que mes soins ont revestu des gueux,
Je me vois mepriser et gourmander par eux.
C'est vous, ô champignons, elevez sur ma couche,
Vous pour qui j'ay veillé tant de jours et de nuits,
Vous pour qui j'ai tiré jusqu'au pain de ma bouche;
C'est vous, ingrats, c'est vous qui me comblez d'ennuis,
Et qui me faites voir d'une insulte superbe,
L'infaillibilité de ce divin proverbe.
Rougissez, rougissez, ingrats, de tant de biens
Dont je vous ay comblés, mesme aux depens des miens !
Mais, pour tant de bienfaits, vous estes sans memoire :
Il faut pour vous confondre en dire icy l'histoire.

FLORIMONT

Escoutons.

ELOMIRE

En quarante, ou quelque peu devant,
Je sortis du college, et j'en sortis sçavant.
Puis, venu d'Orleans où je pris mes licences,
Je me fis advocat au retour des vacances.
Je suivis le barreau pendant cinq ou six mois,
Où j'appris à plein fond l'ordonnance et les loix.
Mais, quelque temps après, me voyant sans pratique,
Je quittay là Cujas, et je lui fis la nique.
Me voyant sans emploi, je songe où je pouvois
Bien servir mon pays, des talens que j'avois;
Mais ne voyant point où, que dans la comedie,
Pour qui je me sentois un merveilleux genie,
Je formay le dessein de faire en ce mestier
Ce qu'on n'avoit point veu, depuis un siecle entier;
C'est-à-dire, en un mot, ces fameuses merveilles,
Dont je charme aujourd'huy les yeux et les oreilles.

ROSIDOR, bas à Florimont.

Ne t'etonnes-tu point, qu'il n'ait dit les esprits ?

FLORIMONT, bas à Rosidor.

Il se seroit trompé plus de moitié du prix.

ELOMIRE, à Florimont et à Rosidor.

Que marmotez-vous là ?

FLORIMONT

Rien du tout.

ELOMIRE

Qu'on m'escoute!
Ayant donc resolu de suivre cette route,
Je cherchay des acteurs qui fussent comme moy :
Capables d'exceller dans un si grand employ;
Mais me voyant sifflé par les gens de merite,
Et ne pouvant former une troupe d'elite,
Je me vis obligé de prendre un tas de gueux,
Dont le mieux fait estoit begue, borgne ou boiteux.
Pour des femmes, j'eusse eu les plus belles du monde;
Mais le mesme refus de la brune et la blonde,
Me jetta sur la rousse, où, malgré le gousset,
Grâce au poudre d'alun, je me vis satisfait.

ROSIDOR, bas à Angelique.

Angelique, il t'en veut.

ANGELIQUE, bas à Rosidor.

J'en ignore la cause.

ELOMIRE, *en colere.*

Quoy! malgré ma defense,incessament on cause?

ANGELIQUE, *à Elomire.*

Je me tais; mais, tantost...

ELOMIRE

Bien, tantost nous verrons;
Cependant, taisez-vous, lorsque nous parlerons.
Donc, ma troupe ainsi faite, on me vit à la teste,
Et, si je m'en souviens, ce fut un jour de feste;
Car jamais le parterre, avec tous ses echos,
Ne fit plus de *ah! ah!* ny plus mal à propos.
Les jours suivans,n'estant ny festes ny dimanches,
L'argent de nos goussets ne blessa point nos hanches,
Car alors excepté les exempts de payer,
Les parents de la troupe, et quelque batelier,
Nul animal vivant n'entra dans nostre salle,
Dont, comme vous savez, chacun troussa sa malle.
N'accusant que le lieu d'un si fascheux destin,
Du port Saint-Paul je passe au faubourg Saint-Germain.
Mais, comme mesme effet suit toujours mesme cause,
J'y vantay vainement nos vers et nostre prose :
L'on nous siffla d'abord, et, malgré mon caquet,
Il fallut derechef trousser nostre paquet.
Piqué de cet affront, dont s'echauffa ma bile,
Nous prismes la campagne, où la petite ville,
Admirant les talens de mon petit troupeau,
Protesta mille fois que rien n'estoit plus beau :
Surtout, quand sur la scene on voyoit mon visage,
Les signes d'allegresse alloient jusqu'à la rage;
Car ces provinciaux, par leurs cris redoublés
Et leurs contorsions, paroissoient tout troublés.

Dieu sait si, me voyant ainsi le vent en poupe,
Je devois estre gay! Mais le soin de la soupe
Dont il falloit remplir vos ventres et le mien,
Ce soin, vous le savez, helas! l'empechoit bien:
Car, ne prenant alors que cinq sols par personne,
Nous recevions si peu, qu'encore je m'estonne
Que mon petit gousset, avec mes petits soins,
Ayent pu si longtemps suffire à nos besoins.
Enfin, dix ans entiers coulerent de la sorte,
Mais, au bout de ce temps, la troupe fut si forte,
Qu'avec raison je creus pouvoir, dedans Paris,
Me venger hautement de ses sanglans mepris.
Nous y revinsmes donc, seurs d'y faire merveille,
Après avoir appris l'un et l'autre Corneille:
Et tel etoit dejà le bruit de mon renom,
Qu'on nous donna d'abord la salle de Bourbon.
Là, par *Heraclius*, nous ouvrons un theâtre,
Où je croy tout charmer et tout rendre idolâtre;
Mais, helas! qui l'eust creu? par un contraire effet,
Loin que tout fust charmé, tout fut mal satisfait;
Et par ce coup d'essay que je croyois de maistre,
Je me vis en estat de n'oser plus paroistre.
Je prends cœur, toutefois, et d'un air glorieux,
J'affiche, je harangue, et fais tout de mon mieux;
Mais inutilement je tentay la fortune:
Après *Heraclius*, on siffla *Rodogune;*
*Cinna* le fut de mesme, et le *Cid* tout charmant
Reçeut, avec *Pompée,* un pareil traitement.
Dans ce sensible affront, ne sçachant où m'en prendre,
Je me vis mille fois sur le point de me pendre;
Mais d'un coup d'etourdy que causa mon transport,
Où je devais perir, je rencontray le port.
Je veux dire qu'au lieu des pieces de Corneille,
Je jouay l'*Etourdy*, qui fut une merveille:



Car à peine on m'eut veu la hallebarde au poing,
A peine on eut oüy mon plaisant barragouin,
Veu mon habit, ma toque, et ma barbe et ma fraise,
Que tous les spectateurs furent transportez d'aise,
Et qu'on vit sur leurs fronts s'effacer ces froideurs
Qui nous avoient causé tant et tant de malheurs.
Du parterre au theâtre, et du theâtre aux loges,
La voix de cent echos fait cent fois mes eloges,
Et cette mesme voix demande incessamment,
Pendant trois mois entiers, ce divertissement.
Nous le donnons autant, et sans qu'on s'en rebute,
Et sans que cette piece approche de sa cheute.
Mon *Depit amoureux* suivit ce frere ainé,
Et ce charmant cadet fut aussi fortuné :
Car quand du Gros René l'on aperçeut la taille,
Quand on vit sa dondon rompre avec luy la paille;
Quand on m'eut veu sonner mes grelots de mulets,
Mon begue dedaigneux dechirer ses poulets,
Et remener chez soy la belle desolée,
Ce ne fut que *ah! ah!* dans toute l'assemblée,
Et de tous les costés chacun cria tout haut :
« C'est là faire et jouer des pieces comme il faut. »
Le succès glorieux de ces deux grands ouvrages,
Qui m'avoient mis au port, après tant de naufrages,
Me mit le cœur au ventre, et je fis un *Cocu,*
Dont, si j'avois voulu, j'aurois pris un ecu:
Je veux dire un ecu par personne au parterre,
Tant j'avois trouvé l'art de gagner et de plaire.
Que vous diray-je, enfin? le reste est tout constant :
Dix pieces, oui, morbleu! dix pieces, tout autant,
Ont, depuis ce temps-là, sorty de ma cervelle;
Mais dix pieces, morbleu! de plus belle en plus belle:
De sorte qu'à present, si je n'en suis l'auteur,
Quelque piece qu'on joue, on en a mal au cœur;

Et fust-elle jouée à l'Hostel de Bourgogne,
L'auteur n'en est qu'un fat, et l'acteur qu'un yvrogne.
Que d'honneurs, compagnons, après tant de mepris !
Qui de vous avec moy n'en seroit pas surpris ?
Mais qui ne le seroit encore davantage,
De voir qu'en moins de rien, des gueux à triple etage,
Des caimans vagabonds, morts de faim, demy-nuds,
Soient devenus si gros, si gras et si dodus,
Et soient si bien vestus des pieds jusques au crâne,
Que le moindre de vous porte à present la panne ?
Vous me devez ces biens, ingrats, denaturés :
Mon esprit et mes soins vous les ont procurés,
Et lâches, toutefois, loin de le reconnoistre,
En valets revoltés vous traitez vostre maistre.
Vous le voulez contraindre à suivre vos avis,
Et vous ne seriez plus, s'il les avoit suivis.
Repondez, maintenant, repondez, frippe-sausse :
L'histoire que je conte est-elle vraye ou fausse ?
N'entreprenez-vous pas de me donner la loy ?
Et de vous, toutefois, qui se peut plaindre ?

TOUTE LA TROUPE, ensemble, fort haut.

Moy !

ELOMIRE, en bouchant ses oreilles.

Ah ! pour un Dom Japhet, ils me prennent sans doute ;
Mais qu'on parle autrement, si l'on veut que j'ecoute.

TOUTE LA TROUPE, ensemble, et fort haut.

Donc...

ELOMIRE, interrompant, se bouchant derechef les oreilles.

Donc, me voilà sourd. Hé, de grâce, Angelique,
Parle ? Aussi bien j'ay dit quelque mot qui te pique.

ANGELIQUE

Ouy, ouy, je suis piquée, et c'est avec raison,
Non pas, comme tu crois, pour cette exhalaison
Dont ta langue m'accuse avec tant d'insolence;
Car tu mens, et ce mot suffit pour ma defence:
Mais ce qui m'a piquée, et qui me pique au vif,
C'est de voir que le fils... je ne dis pas d'un juif,
Quoique juif et fripier soit quasi mesme chose:
C'est, dis-je, qu'un tel fat nous censure et nous glose,
Nous traite de canaille, et principalement
Mes freres qui l'ont fait ce qu'il est maintenant:
J'entends comedien, dont il tire la gloire
Qu'il nous vient d'etaler, racontant son histoire.

ELOMIRE

Tes freres? Qui, ce begue et ce borgne boiteux?

ANGELIQUE

Eux-mesmes, ouy, marouffle, eux-mesmes, ce sont eux;
Mais les ingrats, dis-tu, n'ont jamais de memoire;
Il faut, pour te confondre, en dire icy l'histoire:
En quarante, ou fort peu de temps auparavant,
Il sortit du college, asne comme devant;
Mais son pere ayant sçeu que, moyennant finance,
Dans Orleans un asne obtenoit sa licence,
Il y mena le sien; c'est-à-dire ce fieux
Que vous voyez icy, ce rogue audacieux.
Il l'endoctora donc, moyennant sa pecune,
Et croyant qu'au barreau ce fils feroit fortune,
Il le fit advocat, ainsi qu'il vous a dit,
Et le para d'habits qu'il fit faire à credit.
Mais, de grâce, admirez l'etrange ingratitude!

Au lieu de se donner tout à fait à l'etude,
Pour plaire à ce bon pere et plaider doctement,
Il ne fut au Palais qu'une fois seulement.
Cependant, sçavez-vous ce que faisoit le droole?
Chez deux grands charlatans il apprenoit un roole,
Chez ces originaux, l'Orvietan et Bary,
Dont le fat se croyoit desjà le favory.

ELOMIRE

Pour l'Orvietan, d'accord; mais pour Bary, je nie
D'avoir jamais brigué place en sa compagnie.

ANGELIQUE

Tu briguas chez Bary le quatrieme employ:
Bary t'en refusa, tu t'en plaignis à moy;
Et je me souviens bien qu'en ce temps-là, mes freres
T'en gaussoient, t'appelant le mangeur de viperes;
Car tu fus si privé de sens et de raison,
Et si persuadé de son contre-poison,
Que tu t'offris à luy pour faire ses epreuves,
Quoyqu'en notre quartier nous connussions les veuves
De six fameux bouffons crevez dans cet employ.
Ce fut là que chez nous on eut pitié de toy;
Car mes freres voulans prevenir ta folie,
Dirent qu'il nous falloit faire la comedie:
Et tu fus si ravy d'esperer cet honneur,
Où, comme tu disois, gisoit tout ton bonheur,
Qu'en ce premier transport de ton âme ravie,
Tu les nommas cent fois ton salut et ta vie.
Toutefois, double ingrat, aux depens de ta foy,
Tu n'as que des mepris et pour eux et pour moy,
Et parce que tu crois avoir le vent en poupe,
Tu traites de hauteur et nous, et nostre troupe.

ELOMIRE

Pourquoy non; suis-je pas le maistre de vous tous?

TOUTE LA TROUPE, ensemble et haut.

Le maistre, double fat, en est-il parmy nous?

ELOMIRE

Ah! vous recommencez à brailler tous ensemble?

FLORIMONT

Camarades, songeons à ce qui nous assemble,
Et quittant la querelle, et l'injure et le bruit,
Laissez-moi chapitrer Elomire avec fruit.
Apprends, de grâce, apprends que ce n'est point l'envie
Qui nous fait censurer tes pieces et ta vie,
Elomire, et sois seur que notre unique but
Est notre propre honneur, et ton propre salut.

ELOMIRE

Mon salut? Je suis donc dans un pareil extreme?

FLORIMONT

Oui, grâce aux saletez de ta *Tarte à la creme;*
Grâce à ton *Imposteur,* dont les impietez
T'appretent des fagots desjà de tous costez.

ELOMIRE

Hé! ce sont des cotrets.

FLORIMONT

Treve de raillerie;
Le cotret pourroit bien estre de la partie :
Mille gens de la cour que tu joües...

ELOMIRE, d'un air meprisant, branlant la teste.

Ces gens...

FLORIMONT

Ces gens ont les bras longs, et les coups fort pesans.
Gardes de les sentir. Mais, sans plus m'interrompre,
Sçaches que tout à l'heure il faut changer ou rompre.
Banny donc du theâtre et ta prose et tes vers,
Ou t'apprestes tout seul à ces justes revers.

ELOMIRE

Mais après, que jouer ? les pieces de Corneille ?
Tu sçais qu'on nous y siffle, y fissions-nous merveille.

FLORIMONT

Merveilles, justes Dieux ! En fismes-nous jamais ?
Et comment le pouvoir, aux rooles que tu fais ?

ELOMIRE

Je fais le premier roole, et le fais d'importance,
Quelque sujet qu'il traite.

FLORIMONT

As-tu cette creance ?
Et ton orgueil peut-il t'aveugler à ce point,
Que de faire si mal, et de ne le voir point ?
Quoy! dans le serieux tu crois faire merveilles ?

ELOMIRE

Quoy ! tu peux dementir tes yeux et tes oreilles?

FLORIMONT

T'en veux-tu rapporter à tes meilleurs amis?

ELOMIRE

D'accord.

## SCENE III

**LE PORTIER DES COMEDIENS, ELOMIRE, ANGELIQUE, PLUSIEURS AUTRES COMEDIENS ET COMEDIENNES, LE VALET, FLORIMONT, ROSIDOR.**

LE PORTIER

Le chevalier, le comte et le marquis
Sont là-bas.

ELOMIRE

Qui dis-tu?

LE PORTIER

Ces trois Messieurs sans queuë,
Dont les couleurs des gens sont feüille-morte et bleuë.

ELOMIRE

Ah! je sçay. Fais monter.
(Le portier s'en va, Elomire continue parlant à Florimont.)
Ce sont des connoisseux,
Surtout le chevalier.

FLORIMONT

Eh bien, si tu le veux,
Ils pourront sur-le-champ vuider nostre querelle.

ELOMIRE

J'y consens; et je sois berné, si j'en appelle.

## SCENE QUATRIEME ET DERNIERE

LE CHEVALIER, LE COMTE, LE MARQUIS, ELOMIRE, ANGELIQUE, PLUSIEURS AUTRES COMEDIENS ET COMEDIENNES, LE VALET, FLORIMONT, ROSIDOR.

ELOMIRE

Vous ne pouviez jamais venir plus à propos,
Pour nous servir d'amis et nous mettre en repos.
Sans vous, nous estions près de rompre nostre troupe.

LE CHEVALIER

La rompre, dans un temps qu'elle a le vent en poupe,
Ce seroit, ce me semble, assez mal adviser;
Mais d'où vient ce divorce ?

FLORIMONT

Et qui le peut causer
Qu'Elomire !



ELOMIRE, en raillant.

Elomire a toujours fait merveilles:
Il a scandalisé des yeux et des oreilles,
Perverti des esprits et corrompu des mœurs;
Enfin, c'est un demon, si l'on croit ces docteurs.
Le diable les confonde, eux et leur calomnie!
Mais il s'agit icy d'un point de comedie
Qui m'importe bien plus que tous ces sots discours.

LE CHEVALIER

Quel est-il?

ELOMIRE

Ces reveurs qui m'insultent toujours,
Disent qu'au serieux je ne suis qu'une beste:
Et cette impertinence est si fort dans leur teste,
Que le diable, je crois, ne l'en ôteroit pas.

LE CHEVALIER

Quoy! c'est là ce grand point qui cause vos debats?

ELOMIRE

Luy-mesme.

LE CHEVALIER

Eh bien! il faut terminer ces grabuges.

FLORIMONT

De grâce, faites-le; nous vous en faisons juges.

LE CHEVALIER

Juges d'un point comique: ah! c'est nous faire honneur,
D'autant plus qu'il s'agit de juger d'un acteur;
Et d'un acteur, encor, tel que l'est Elomire.

FLORIMONT

C'est-à-dire fort grand, dans les pieces pour rire:
Moyennant que le droole en soit pourtant l'autheur;
Car aux pieces d'autruy, je suis son serviteur.
De sa vie, il n'entra dans le sens d'aucun autre.

ELOMIRE

C'est là ton sentiment; mais ce n'est pas le nostre.

LE CHEVALIER, à Elomire.

Recite donc des vers, et des plus serieux.

ELOMIRE

J'en vais dire à tirer les larmes de vos yeux.
Escoutez, je vais dire une fort belle stance;
Surtout observez bien mon geste et ma cadence.

ELOMIRE, declamant.

*Noire Deesse de la nuit,*
*Pourquoy redoubles-tu tes voiles;*
*Et, nous cachant jusqu'aux estoiles,*
*Nous laisses-tu si peu de lumiere et de bruit?*
*Jamais depuis que le silence*
*Accompagna l'obscurité,*
*L'on ne vit si peu de clarté*
*Se joindre à leur intelligence:*
*Icy rien ne paroist que tenebres, qu'horreur;*
*Mais las! pardonne à mon erreur;*
*Puisque je vois les maux que ma Climene endure,*
*Triste Nuit, c'est à tort que je t'appelle obscure.*
*Pourquoy donc...*

LE CHEVALIER, interrompant Elomire.

Plus de stance; ah ! ce n'est pas ton fait.

ELOMIRE

Tout de bon?

LE CHEVALIER

Tout de bon.

ELOMIRE

En effet?

LE CHEVALIER

En effet.

ELOMIRE

Disons donc d'autres vers qui soient plus magnifiques,
Et que mon action rende plus pathétiques.

(Elomire recommence à reciter des vers, avec plus de gestes qu'auparavant.)

*Que dites-vous, Climene! Ah! plustost l'Univers*
*Retourne en son cahos, que tout soit à l'envers;*
*Que tout perisse ensemble, et le Ciel et la Terre,*
*Plustost que tant soit peu je vous puisse deplaire!*
*Mais que dis-je, insensé? ne vous déplais-je pas?*
*Ne vous fais-je pas seul souhaiter le trepas?*
*Un autre que Tircis cause-t-il vostre peine,*
*Et ne suis-je pas seul vostre fleau, Climene?*
*Oui, Climene, c'est moy dont le coupable amour*
*Vous veut faire quitter Filidas et le jour;*
*C'est moy qui fais l'ennuy dont vostre cœur soupire,*
*Et qui fais tous les maux sous lesquels il expire.*
*Ah! si je pouvois vaincre un si fier ennemy,*

*Ou, tout du moins, briser mes chaînes à demy ;*
*Si cette passion que mon âme transporte,*
*Etoit un peu plus lente, etoit un peu moins forte :*
*Et que dans ces elans, je peusse, sans ma mort,*
*Vous ceder, en faisant un genereux effort,*
*Que vous veriez bientost, adorable Climene,*
*Quelle horreur a Tircis de causer vostre peine ;*
*Combien pour tous vos maux il endure de mal,*
*Et jusqu'à quel excez il aime son rival !*
*Mais cette passion, cet amour et ces chaînes,*
*Sont des chevaux fougueux, qui n'ont ny mors ny rênes ;*
*Ils m'emportent partout avec tant de roideur,*
*Que ma cheute peut seule apaiser leur fureur.*
*Tombons donc ! aussi bien ma cheute est legitime,*
*Puisque je ne sçaurais l'eviter sans un crime.*
*Oui....*

LE CHEVALIER, l'interrompant.

Fais-tu de ton mieux, Elomire ?

ELOMIRE

Pourquoy ?

LE CHEVALIER

Parceque tu le dois ; sinon, prends garde à toy.

ELOMIRE, etonné.

Quoy! je ne fais pas bien ?

LE CHEVALIER

Comment! bien au contraire;
Je ne t'ay, sur ma foy, jamais veu si mal faire.
Que t'en semble, marquis ?



LE MARQUIS

Que m'en sembleroit-il?
Pour en juger ainsi, faut-il estre subtil?

LE CHEVALIER

Et toy, comte?

LE COMTE

Pour moy, je suis sur des epines,
Quand je l'entends parler, ou que je vois ses mines.

ELOMIRE

Ne jugez pas encor; quatre vers seulement
Vous vont desabuser.

LE CHEVALIER

Dis-les donc promptement.

ELOMIRE (Il recommence à reciter avec encore plus de mauvais gestes.)

*Après tout, qui vous porte à m'estre si cruelle?*
*Filidas est-il plus amoureux, plus fidelle?*
*Est-il plus beau que moy; vous merite-t-il mieux?*
*N'ay-je pas, comme luy, de quoy plaire à vos yeux?*
*Mais quand ce Filidas vous plairoit davantage;*
*Quand du plus beau des Dieux il auroit le visage,*
*Et quand il en auroit toutes les qualitez,*
*N'estant pas Roy, ce choix fait tort à vos beautez.*
*Ah....*

LE CHEVALIER, interrompant de rechef Elomire et brusquement.

De grâce, tay-toi; croy-moy, cher Mascarille,
Fais toujours le docteur, ou fais toujours le drille;

Car, enfin, il est temps de te desabuser :
Tu ne naquis jamais que pour faquiniser.
Ces rooles d'amoureux ont l'action trop tendre;
Il faut, par un regard, savoir se faire entendre,
Et par le doux accord d'un mot et d'un soupir,
Toucher ses auditeurs de ce qu'on feint souffrir.
Mais si tu te voyois, quand tu veux contrefaire
Un amant dedaigné qui s'efforce de plaire ;
Si tu voyois tes yeux hagards et de travers ,
Ta grande bouche ouverte, en prononçant un vers,
Et ton col renversé sur tes larges epaules,
Qui pourroient, à bon droit, estre l'appuy de gaules;
Si, dis-je...

ELOMIRE, interrompant le chevalier.

Cela dit qu'il faut faquiniser,
Eh bien, faquinisons; mais comment apaiser
Ces critiques docteurs, qui me traitent d'impie,
Et de maistre d'ecolle, en fait de vilenie ?

LE CHEVALIER

Il n'est rien plus aisé. Tu n'as qu'à retrancher
Tout ce que dans tes vers tu t'es veu reprocher.

ELOMIRE

Je m'en garderay bien!



LE CHEVALIER

Et pourquoy ?

ELOMIRE

Pourquoy ? Parce
Il n'en resteroit plus que pour faire une farce.

LE CHEVALIER

Eh bien, la farce est bonne après le serieux:
Tu la joueras toy-mesme, et la joueras des mieux,
Et mesme avecque gloire. A-t-on, dans ce royaume,
Jamais veu des acteurs pareils à Gros-Guillaume,
Gautier et Turlupin? De leur temps, toutefois,
Le serieux estoit le grand goust des François.
Mais après qu'on avoit admiré Belle-Roze,
Ces trois fameux bouffons triomphoient par leur prose,
Et l'innocent plaisir, dont ils charmoient les cœurs,
Les faisoit adorer de tous les spectateurs.

ELOMIRE

Parbleu! l'avis me plaist, j'en veux faire de mesme,
Et je vais tout chastrer, jusqu'à *Tarte à la creme.*
Pour ces rooles transis, les prenne qui voudra:
Je feray desormais tout ce qu'on resoudra.

FLORIMONT

Nous ferons donc pleurer, et puis tu feras rire.

ELOMIRE

J'accepte le party.

FLORIMONT

Mais garde-toy d'ecrire
Rien de sale et d'impie, et qui choque les mœurs;
Autrement, sans quartier.

LE CHEVALIER

Il l'a promis, Messieurs.

ELOMIRE

Je l'ay desjà juré; derechef, je le jure :
Je ne feray plus rien capable de censure.

FLORIMONT

En ce cas, nous allons faire enrager l'Hostel.

ROSIDOR

Et nous crever de monde.

LE CHEVALIER

En effet, rien de tel
Ne se verra jamais.

FLORIMONT, parlant au chevalier, au comte et au marquis.

Nous serons redevables
De cet heureux succez à vos soins favorables.
Aussi, Messieurs...

LE CHEVALIER, s'en allant avec le comte et le marquis.

Adieu; mais advertissez-nous,
Alors que vous jouerez de la sorte chez vous.
Je le dis derechef, j'en attens des merveilles,
Et j'en veux regaler mes yeux et mes oreilles.

(Ils sortent tous trois et tous les comediens ensuite : après quoy, on cache le theâtre avec la toile, comme il estoit auparavant; ce qui finit le *Divorce comique*, et fait continuer la scene du quatrieme acte par le Veritable *Elomire*, et les autres qui sont dans la loge.)

ELOMIRE, bas.

Lazarile, j'en tiens!

LAZARILE, bas.

Il n'en faut dire rien.



ELOMIRE, bas.

Non; mais si je gueris, je m'en souviendray bien:
Et l'autheur apprendra dans peu, par sa satyre,
Qu'on rit à ses depens, quand on rit d'Elomire;
Car j'auray ma revanche, ou bientost je mourray.

ALPHÉE

Eh bien, gland medecin du fameux Sennelay,
Vous voyez maintenant que je ne suis pas seule
Qui, contie Mascalile ait deployé sa gueule.
L'autheul de cette piece, ainsi que vous voyez,
Ne l'a pas mal daubé, du clane jusqu'aux pieds;
Mais ce qui me lavit, dedans cette satyle,
C'est que tout en est vlay, et que tout y fait lile.

ELOMIRE, bas à Lazarile.

Elle ment. Si j'osois...

LAZARILE, bas à Elomire.

Gardez-vous de causer.

ORONTE

Voicy l'heure du bal; allons nous deguiser.

FIN DU QUATRIEME ACTE

# ACTE CINQUIEME

## SCENE PREMIERE

(Cette scene est dans une salle preparée pour un bal, où il y a compagnie et des violons.)

ALCANDRE, CALISTE, LES CONVIEZ AU BAL, UN LAQUAIS.

ALCANDRE, à un laquais.

Qu'on donne ordre, laquais, de faire entrer les masques.

CALISTE

Quelle est leur mascarade ?

ALCANDRE

Elle est des plus fantasques:
Et comme ils ont en main chacun un instrument,
Sans doute ils donneront du divertissement :
Les voicy : peut-on voir de plus parfaits crotesques?

CALISTE, voyant entrer les masques.

C'est Esculape et Mome; ô Dieux ! qu'ils sont burlesques !

## SCENE II

Deux musiciens representant ESCULAPE ET MOME, ORONTE, CLIMANTE, CLEARQUE, ELOMIRE, LAZARILE, CLARICE, LUCINDE, ALPHÉE, LUCILLE (tous masquez et tenant en main chacun un instrument), ALCANDRE, CALISTE, LES CONVIEZ.

(Esculape et Mome chantent en forme de dialogue le recit qui suit et les autres le repetent.)

### RECIT DE LA MASCARADE

ESCULAPE

Rien n'egale la santé;
Belles, cherissez-là par dessus toutes choses :
Elle fait de vostre beauté,
Tous les lys et toutes les roses.
Sans elle vous n'auriez que de foibles appas,
Encor ne les verrions-nous pas.

Je suis le Dieu qui la donne
A tous les autres Dieux, mesme à celuy qui tonne,
Et si vous me voyez icy,
C'est pour vous la donner aussi.

MOME

Esculape est un pipeur;
N'escoutez point sa voix, adorables mortelles :
Si vous estes de belle humeur,
Vous demeurerez tousjours belles.

La joie est la santé que demandent vos yeux ;
Elle seule charme les Dieux.

Je suis celuy qui la donne
Aux Deesses du ciel, pour plaire au Dieu qui tonne :
Et si vous me voyez icy,
C'est pour vous la donner aussi.

ESCULAPE

Quoy ! ce tabarin des cieux,
Ce Mome qui cent fois reconnut ma puissance,
Viendra m'insulter en ces lieux,
Et ne craindra point ma vengeance !
Non, non, ne souffrons point de cet enfariné;
Sus, amis, pour estre berné.

Qu'aux medecins on le donne :
Cet ordre plaist aux Dieux, mesme à celui qui tonne,
Et si vous nous voyez icy,
C'est parce qu'il leur plaist aussi.

## SCENE III

L'EXEMPT, LE BALAFRÉ, SANS-MALICE, PLUSIEURS AUTRES ARCHERS, ESCULAPE, MOME, ORONTE, CLIMANTE, CLEARQUE, ELOMIRE, LAZARILE, CLARICE, LUCINDE, ALPHÉE, LUCILLE, ALCANDRE, CALISTE, LES CONVIEZ.

L'EXEMPT

Archers, en haye, et tous vis-à-vis de la porte;

Mais qu'on garde surtout que personne ne sorte.

(A Alcandre qui va à luy.)

Demeurez là, Monsieur; mais qu'on ne craigne rien.

ALCANDRE, à l'exempt.

Guet, me connoissez-vous?

L'EXEMPT

Ouy, je vous connois bien,
Et je sçay ce qu'on doit aux gens de vostre sorte.

ALCANDRE

Pourquoy donc, à mon nez, vous saisir de ma porte?

L'EXEMPT

Parce qu'un assassin est parmy ces masquez;
Que je veux l'avoir vif ou mort.

ALCANDRE

Vous vous moquez;
Je connoy trop tous ceux qui sont dans cette bande.

L'EXEMPT, montrant son baston.

Connoissez ce baston, Monsieur, et qu'on luy rende
Du respect, ou sçachez que vous en repondez.

(Arrachant brusquement le masque à Oronte.)

Allons, le masque bas! viste, vous marchandez?

(Connoissant Oronte.)

Quoy! vous, mon medecin! vous-mesme; vous, Oronte!
Vous, en masque? Ah! ma foi, vous devriez avoir honte;
Vous en masque, grands Dieux! avec des assassins!

ORONTE

Vous nommez donc ainsi Messieurs les medecins ?
Car ceux que vous voyez le sont tous, et leurs femmes.

L'EXEMPT

(S'adressant à Elomire et à Lazarile, qui se sont demasquez, avec tous les autres.)

Ceux-là ne le sont pas. Qu'estes-vous, bonnes âmes?
Car vos visages ont un certain air...

ELOMIRE

Croyez
Que vous parleriez mieux, si vous me connoissiez.

ALCANDRE

Prenez garde, Monsieur, c'est le Bassa Sigale.

L'EXEMPT

Qui ? ce fourbe qui fuit, de peur qu'on ne l'empale?

ELOMIRE

Je n'eus jamais ce nom, ni cette qualité.

ALCANDRE

Sous ce nom-là, pourtant, vous m'avez consulté;
Si vous ne l'estes pas, vous estes un grand fourbe.
Voyez-vous ce petit bout d'homme qui se courbe
Derriere luy ? C'estoit son secretaire.

LAZARILE, se redressant.

Eh bien !
J'etois son secretaire, et je ne suis plus rien :
Concluez.



L'EXEMPT

Sur ma foy, ce petit homme est droole;
Dans une comedie, il joueroit un bon roole.
(Se tournant vers Elomire.)
Mais, de grâce, Monsieur, qu'estes-vous? Car, enfin,
Je sçay qu'il est entré ceans un assassin;
Qu'il cachoit, comme vous, son visage d'un masque,
Et tenoit, comme vous, un gros tambour de basque :
Je ne croy pas, Monsieur, qu'après un tel rapport,
De l'assassin à vous, je puisse avoir grand tort,
D'autant plus que pas un de cette compagnie,
Quand je vous traineray dans la Conciergerie,
Ne sçait ni vostre nom, ni quel est le pays
D'où vous estes, et dont, certes, je m'ebahis.
Quoy! malgré tout cela, vous n'ouvrez pas la bouche?

LE BALAFRÉ

C'est, sans doute, Monsieur, que le remords le touche.
C'est nostre homme; je vay, si vous le trouvez bon,
Le lier pieds et poings.

L'EXEMPT

Direz-vous vostre nom?

ELOMIRE

Helas! Monsieur, je suis un Espagnol malade,
Qui...

L'EXEMPT

Fourbe, en cet estat va-t'on en mascarade?

ELOMIRE

Ouy, Monsieur, l'on fait plus, l'on boit à rouges bords,

On rit, on chante, on jouë, on s'egaye le corps,
Quand c'est de Sennelay le grand urinaliste,
Qui traite un hypocondre, et non pas un chimiste.

L'EXEMPT

Quoy! pour faire le fou, vous pensez m'abuser?
Ah! ma foy, je m'en vay vous faire degoiser,
Devant qu'il soit deux jours, de la belle maniere,
Ou nous verrons tarir fontaines et riviere :
Ouy, fourbe, nous sçaurons bientost vostre dessein;
Nous vous sçaurons tirer la verité du sein.
Balafré, qu'on le lie!

ELOMIRE, à Oronte.

O Dieux! est-il possible
Qu'un homme tel que vous ait le cœur insensible?
Quoy donc! de Sennelay, merveilleux medecin,
Vous me souffrez nommer fou, perfide, assassin,
Archi-fourbe? Pour fou, passe; ma maladie
Est telle, dites-vous, par ma melancolie;
Mais pour ces autres noms, vous sçavez comme moy
Que je ne les ay point.

ORONTE

Cet homme est fou, ma foy!
Qu'est-ce que Sennelay? Qu'est-ce qu'urinaliste?
Qu'est-ce que vostre mal? N'estes-vous point luliste?
Ces gens-là, d'ordinaire, ont un langage obscur
Qu'on entend justement comme l'entend un mur.

ELOMIRE, à Climante.

Climante, vous sçavez...



CLIMANTE

Ouy, que je suis Climante;
Si vous en voulez plus, vous voulez que je mente.

ELOMIRE

Mais, Monsieur, vous sçavez si je suis l'assassin
Que l'on cherche?

CLIMANTE

Je sçay que je suis medecin
De Paris; et de plus, qu'Oronte l'est de mesme :
Mais d'où vient qu'à ces mots vous devenez tout blesme ?

ELOMIRE, bas à Lazarile.

Je suis mort, Lazarile.

LAZARILE, bas.

Esperez jusqu'au bout :
Mais qu'on ne sçache point qui vous estes, surtout.

ELOMIRE, bas.

Je m'en garderay bien.

L'EXEMPT, à Elomire.

Que venez-vous de dire ?

ELOMIRE, en toussant bien fort.

Rien du tout.

L'EXEMPT

Vous mentez.

LE BALAFRÉ

Monsieur, c'est Elomire :
Ouy c'est luy, je le viens de connoistre à sa toux.

L'EXEMPT

Luy ?

ORONTE

Luy-mesme, qui sort de l'hospital des foux :
Je dis de l'hospital du grand *Urinaliste.*

ELOMIRE, à Oronte.

Vous m'avez donc joüé, Monsieur?

ORONTE

Ouy, Jean-Baptiste ;
Ouy, Bassa; ouy, Guzman; nous vous avons joüé.

ELOMIRE

Par ma foy, j'en suis quitte à peu; Dieu soit loüé !
Je me croyois desjà dans la Conciergerie,
Et de là dans la place, où...

L'EXEMPT

Badauderie !
Vous vous entendez tous, et je m'entends aussi.
Balafré, qu'on le lie, et qu'on l'oste d'ici.

ELOMIRE

Ah ! tous les medecins ont pour moi tant de haine,
Que si j'estois coupable, ils le diroient sans peine :

Ouy, sans doute, ils seroient ravis de m'accuser,
Et pas un d'eux, Monsieur, ne voudroit m'excuser.

LE BALAFRÉ, liant les bras d'Elomire.

Allons, causeur, allons; aide moy, Sans-Malice.

ELOMIRE, se voyant lié.

Fit-on jamais, ô Dieu! une telle injustice!

ORONTE, gaussant Elomire.

Le pauvre homme! Messieurs, vous luy rompez les bras!
Prenez garde, il les a, dit-on, fort delicats.
Peut-estre qu'au sortir de la Conciergerie,
Il en aura besoin : choyez-les, je vous prie.

ELOMIRE, à l'exempt, se jettant à ses pieds.

Monsieur, ayez pitié...

L'EXEMPT

Pitié d'un assassin?

ELOMIRE

Je le serois, Monsieur, si j'estois medecin ;
Mais je ne le suis pas: vous le sçavez vous-mesme.

ORONTE

Il nous nomme assassins! O l'impudence extrême!
Que ne diroit-il point, s'il estoit hors d'icy?

L'EXEMPT

Messieurs, il parlera fort peu de temps ainsi;
Moyennant quelques pots de belle eau toute pure,

Je le feray bientost changer de tablature;
Mais c'est trop epargner un insolent causeur:
Qu'on marche!

ELOMIRE, se voyant traisné.

Lazarile, à moy!

LAZARILE, le suivant.

J'y suis, Monsieur.

TOUS LES ACTEURS ensemble, voyant qu'on entraine Elomire.

Le pauvre homme!

ORONTE, après qu'Elomire et ceux qui le menent ne paroissent plus.

Ma foy, c'est par trop, ce me semble:
Il croit aller en Greve.

CLIMANTE

Et si vray, qu'il en tremble.

ORONTE

S'il en mouroit?

CLEARQUE

Qu'importe! Il meurt bien d'autres foux
En nos mains.

ORONTE

Mais, enfin, que diroit-on de nous?

CLEARQUE

On en diroit, ma foy, ce qu'on en voudroit dire;
Mais quoy que l'on en dît, je n'en ferois que rire.

(L'exempt rentre, Clearque continue.)

L'exempt revient.

CLIMANTE, à l'exempt.

Eh bien! l'as-tu fait expirer?

L'EXEMPT

Donnez-moy, s'il vous plaist, le temps de respirer:
J'ay tant ry, que j'en ay presque perdu l'haleine.
Ayant mis nostre fou dans la chambre prochaine,
Avec son Lazarile et nostre Balafré,
Je les ay laissés seuls; et puis estant rentré,
Sans estre veu, j'ay ouy ce que je vay vous dire.
« Illustre Balafré, dit tout bas Elomire,
L'occasion est chauve, et qui ne la prend pas,
Alors qu'il la rencontre, est mis au rang des fats.
— Monsieur, je n'entends rien à ces belles paroles;
Mais je sçay ce qu'on fait quand on tient des pistoles,
Lui repond la Balafre; et si vous en doutiez,
Il ne tiendroit qu'à vous que vous ne le vissiez. »
Elomire, à ces mots, luy met en main sa bourse.
Le Balafré la prend, disant: « Je suis votre ourse,
Suivez-moi! » Cela dit, le droole fait le saut
De la fenestre en bas; l'etage est assez haut,
Quoyqu'il soit le premier; toutefois, Elomire,
Et c'est ceci, ma foy, qui m'a le plus fait rire,
Autant pressé de joindre un si grand conducteur,
Qu'aveuglé de l'excès de sa mortelle peur,
Le suit si prestement, et par la mesme route,

Qu'il tombe sur son guide. Il l'eust crevé, sans doute,
Si nostre Balafré, plus dur que n'est le fer,
Ne l'eust d'un coup de reins fait retourner en l'air.
Elomire retombe, et soudain se redresse,
Et gagne le taillis d'une belle vistesse.

ORONTE

Et le bon Lazarile ?

L'EXEMPT

Il est encore icy.

ORONTE

Nostre vengeance est deuë à ses soins.

L'EXEMPT

Dieu mercy,
Nous le pouvons payer aux depens d'Elomire;
Car nous avons sa bourse.

ORONTE

Il aura donc fait rire,
A ses frais, ceux qu'il a tant de fois outragez.

L'EXEMPT

C'est assez : allons boire aux medecins vengez.

FIN.



# COLLECTION MOLIÉRESQUE

Tiré à cent exemplaires seulement

avec notices par MM. P. Lacroix et autres bibliophiles

## EN VENTE :

**Le Songe du Resveur.** Paris, Guill. de Luyne, 1660, in-12. [illegible] *Prix : 5 francs.*

**Le Roy glorieux au monde,** par le curé de Saint-Barthélemy. — Pamphlet contre Molière et Tartuffe. — Réimpression faite d'après l'exemplaire unique de la Bibliothèque Impériale, le seul qui ait échappé à la destruction de l'édition, exemplaire [illegible] offert à Louis XIV. *Prix : 5 francs.*

**Élomire hypocondre, ou les Médecins vengés,** comédie, par M. Le Boulanger de Chalussay. Paris, Ch. de Sercy, 1670, in-12. *Prix : 10 francs.*

## SOUS PRESSE :

**L'Enfer burlesque ; le Mariage de Belphégor et les Épitaphes de M. de Molière.** [illegible] 1677, in-12, avec un frontispice.

**Recueil sur la mort de Molière.**

1. Requête au roi, par sa veuve.
2. L'Ombre de Molière, par d'Assoucy.
3. Sur la mort imaginaire et véritable de Molière, par [illegible]
4. Descente de l'âme de Molière aux Champs Élysées, [illegible] 1674, in-12.
5. [illegible] de M. de Molière, par de Visé.

**La Fameuse comédienne, ou Histoire de la Guérin, auparavant femme et veuve de Molière** [illegible] Racine et à La Fontaine).

**Jouguenet, ou les Vieillards dupés.** [illegible] Première forme des *Fourberies de Scapin*, [illegible] d'après un manuscrit du XVII[e] siècle, [illegible]

[illegible] des Recueils de diverses pièces, en prose et en vers, sur les *Précieuses*, sur l'*École des femmes*, sur la *Tartuffe*, sur le [illegible] de *Versailles*, [illegible] *Festin de Pierre*, etc.




3 2044 072 018 492
6/15/44
WIDENER
JAN 13 2004
BOOK DUE

